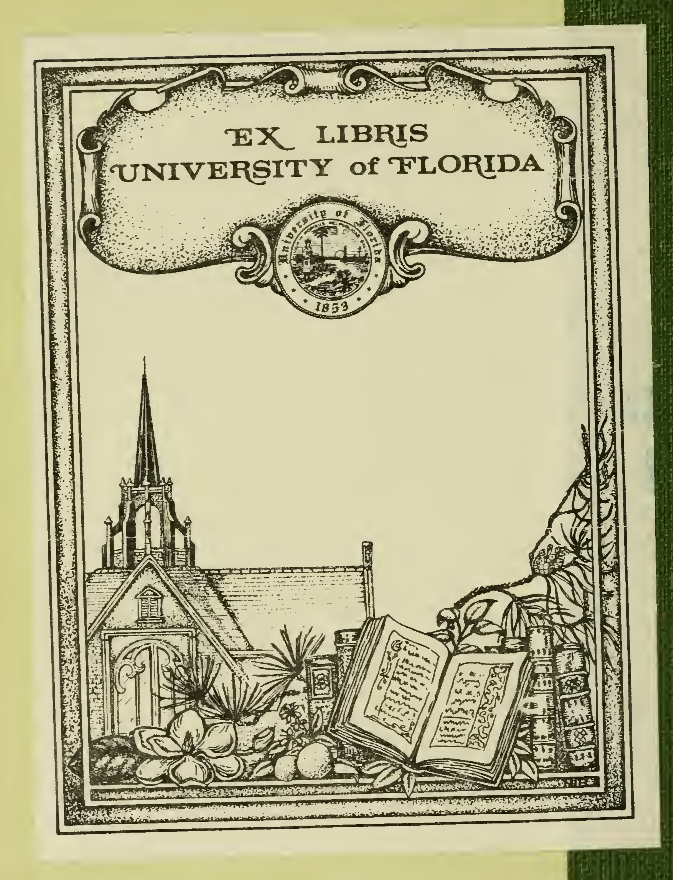

EX LIBRIS
UNIVERSITY of FLORIDA
University of Florida
1853

Poèmes et récits de la vieille France.

Le Théatre Religieux en France du XI au XIII siècle

Introduction et traduction par A. Jeanroy

chez E. de Boccard éditeur à Paris.



Poèmes et Récits de la vieille France

Publiés sous la direction de

A. JEANROY
Membre de l'Institut

III

POÈMES ET RÉCITS DE LA VIEILLE FRANCE

III

Le théâtre religieux en France

du XIe au XIIIe siècles

INTRODUCTION ET TRADUCTIONS

PAR

A. JEANROY

PARIS
E. DE BOCCARD, ÉDITEUR
1, RUE DE MÉDICIS, 1

—

1924

Il a été tiré de ce volume,
le troisième de la Collection des
Poèmes et Récits de la Vieille France
50 exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 50.

INTRODUCTION

I

**Le drame liturgique dans l'église.
Les Jeux de la Résurrection et de la Nativité.**

Dans l'Europe moderne comme dans la Grèce antique, le théâtre est né du culte par une évolution lente et spontanée. Exclusivement religieux à l'origine, il consistait en une simple mise en scène des principaux mystères de la foi. C'était un procédé d'enseignement auquel le clergé avait

été amené à recourir par l'ignorance de la masse des fidèles et l'incapacité d'un grand nombre à en recevoir un autre. Il s'appliqua donc d'abord aux deux mystères essentiels, ceux de l'Incarnation et de la Rédemption.

Aux environs de l'an mil, dans un grand nombre d'églises de France, d'Allemagne, d'Angleterre, et peut-être d'autres pays, on représentait de la façon suivante la scène qui, d'après les Evangiles, avait suivi la Résurrection du Sauveur [1]. *A l'office du Ven-*

1. Les descriptions de cette scène abondent dans les livres de chœur, jusqu'à la fin du moyen-âge. Une des plus anciennes est celle qui se lit dans la Concordia regularis *du moine Ethelwood qui fut évêque de Winchester à la fin du X*e *siècle (imprimée dans E. K. Chambers,* The medieval Stage, *Oxford, 1903, t. II, p. 306).*

dredi-Saint, on portait solennellement sur un autel préparé ad hoc, *c'est-à-dire surmonté de draperies formant tabernacle, la croix que les fidèles venaient d'adorer et le voile qui l'enveloppait, figurant le corps du Christ et le Suaire. Le jour de Pâques, à l'issue des matines, les officiants se rendaient en procession à cet autel, d'où on avait retiré la croix, et à la droite duquel se tenait un jeune clerc vêtu de blanc. Trois autres se détachaient du groupe, portant des boîtes, et s'approchaient de l'autel : le premier figurait un ange, les autres les trois Maries se disposant à embaumer le corps du Crucifié. Un bref dialogue s'engageait alors entre eux, emprunté*

presque textuellement au récit des Evangiles. Ceux qui figuraient « les trois Maries », s'approchant de l'autel, constataient que le tabernacle ne contenait plus que le voile, qu'ils élevaient en l'air pour le montrer au peuple. Puis ils se tournaient vers le groupe en s'écriant joyeusement : « Alleluia, resurrexit ! » *Ces paroles étaient répétées en chœur et, au son des cloches, muettes depuis l'avant-veille, on entonnait solennellement le* Te Deum.

De même, aux offices du jour de Noël et de l'Epiphanie, on disposait au milieu du chœur une crèche, des statues de la Vierge et de l'Enfant Jésus, et des officiants, en costume

approprié, défilaient, figurant la visite des bergers et des mages.

Ces liturgies mimées furent en usage, dans un grand nombre d'églises, jusqu'à la fin du XVIe siècle, dans quelques-unes jusqu'au XVIIe. Le développement qu'elles prirent justifie le nom de « drames liturgiques » qu'on est convenu de leur attribuer. Ainsi la scène du sépulcre était souvent précédée d'un colloque entre les Maries et le marchand de parfums, suivie de l'apparition de Jésus à Madeleine et aux disciples d'Emmaüs ; la visite des Mages à la crèche était précédée de leur comparution devant Hérode et du massacre des Innocents. Le texte, d'abord rédigé en prose très simple,

le fut ensuite en vers d'une facture savante, et les dialogues furent entrecoupés de morceaux lyriques, pourvus eux-mêmes de somptueux accompagnements. Quelques scènes accessoires, comme celles où figuraient les trois enfants dans la fournaise, Balaam monté sur son ânesse, amusaient les yeux et provoquaient l'hilarité. Contre des abus toujours menaçants, l'Eglise ne cessa de réagir et réussit à conserver à ces pieuses exhibitions, que divers conciles condamnèrent en vain, le sérieux et la dignité qui convenaient à leur objet.

Les trois morceaux que l'on trouvera ci-dessous donneront une idée de ce que fut le drame liturgique à l'épo-

que de son plein épanouissement. Ils ont été choisis, entre cent autres qui leur ressemblent fort, à cause de l'abondance et de la précision des indications scéniques.

II

Le drame liturgique hors de l'église. — Les Vierges sages et les vierges folles. — Le jeu d'Adam. — La Résurrection.

Le clergé lui-même, chez qui l'instinct dramatique n'était pas moins développé que dans la foule, impatient de ces entraves et de celles qu'apportait la durée limitée des offices, ne tarda pas à transporter ces

exhibitions en dehors des églises et à faire appel à la collaboration des laïques. Ce n'est toutefois que peu à peu que le français se substitua au latin, et c'est dans cette langue que furent longtemps rédigées les indications scéniques, les metteurs en scènes étant des clercs. On utilisa comme théâtre soit le porche d'une église, soit le cloître d'un monastère, soit une salle de couvent. Les sujets, traités plus librement, plus abondamment, furent plus variés : ceux-là toutefois dominèrent toujours qui avaient été traités dans les drames en latin, et se rapportaient aux principales fêtes religieuses [1]. *Ce n'est*

1. Les « Nativités », les « Adorations des Mages », les « Résurrections », notamment. Quelques

qu'au XVe siècle que des pièces de ce genre furent représentées sur de véritables théâtres, et elles se chargèrent alors de nombreux éléments profanes : tel est le cas pour une Nativité jouée à Rouen en 1474, qui compte plus de dix mille vers et comporte quatre-vingts personnages.

De cette forme dramatique nous donnons trois spécimens, remarquables à divers titres. Le « Jeu des Vierges sages et des Vierges folles » (intitulé dans le manuscrit Sponsus) *a été composé vers le milieu du XIIe siècle aux environs d'Angoulême ; les rôles*

sujets sont empruntés à des paraboles (le « Jeu des Vierges sages »), à des légendes apocryphes (la « Vengeance du Sauveur » ou « Destruction de Jérusalem »), à l'Apocalypse, etc.

du chœur des Vierges et du Christ sont en latin (sauf les refrains), ceux de l'ange Gabriel et des marchands dans le français de la région, où dominent les traits méridionaux [1].

*Le « Jeu d'Adam », le plus ancien drame rédigé tout entier en français, fut écrit en Normandie ou dans le sud de l'Angleterre dans les dernières années du XII*e *siècle ; il dut être joué, non sous un porche, comme on le dit souvent, mais plutôt dans un cloître, la complication de la mise en scène exigeant un assez vaste espace. La pièce ne forme pas un tout : c'est une*

1. La figuration, au moins sommaire, de l'Enfer, fait supposer que la pièce fut jouée hors de l'église; elle était accompagnée de mélodies d'un caractère sévère et pathétique,

succession de scènes, dont le seul lien est qu'elles se rattachent toutes au dogme de l'Incarnation. Les premières sont précédées du verset de la Bible où elles sont racontées et dont elles ne sont que le développement très fidèle.

Le meurtre d'Abel (le premier des justes, que les théologiens considéraient comme une « figure » du Sauveur) est suivi sans transition par le défilé des prophètes annonçant la venue de Jésus-Christ ; toute cette scène est découpée dans un sermon de S. Augustin, dont les propres paroles sont d'abord citées, puis commentées en français. L'épilogue était formé par la prophétie de la Sibylle décri-

vant les signes précurseurs de la fin du monde.

Ce drame, dont le texte est malheureusement assez altéré, est intéressant, non seulement par l'ébauche d'analyse psychologique qui se fait iour dans les rôles d'Eve et du démon, mais surtout par la précision des rubriques (en latin) décrivant la mise en scène : document extrêmement important, et dont nous n'avons pas l'équivalent jusqu'à la fin du XV[e] siècle. On le trouvera ici à peu près en entier.

Le prologue du fragment sur la Résurrection, où est également décrite, avec une grande netteté, la constitution du théâtre, est la partie la plus

curieuse de ce morceau, sans grand mérite de style, qui se tient très près du récit évangélique. Il paraît être du début du XIIIe siècle et avoir été écrit dans le centre ou le nord-ouest de la France[1].

Néanmoins pour le drame liturgigique, même à demi émancipé, même rédigé en français, le respect dû aux textes sacrés, la nature des événements, la qualité des personnages constituaient d'insurmontables obstacles à un libre développement. C'est

1. Il est remarquable aussi par l'intercalation dans le dialogue de courts morceaux narratifs, sortes de rubriques rimées, sur l'origine desquels on n'est pas d'accord. Voy. là-dessus, Petit de Julleville, Les Mystères, *I, p. 94 et F. Schumacher dans* Romania, *XXXVII (1908), 570.*

dans une autre variété qu'il faut chercher les germes d'où sortira le théâtre moderne.

III

Le Miracle. — Les Miracles en latin. — Le Miracle de Saint Nicolas par Jean Bodel. — Le Miracle de Théophile par Rutebeuf.

De bonne heure on avait raconté dans les églises sous forme de « leçons » faisant partie de l'office, ou de récits en langue vulgaire qui en étaient indépendants, la vie et les miracles des saints dont on célébrait la fête. Un jour vint où, à l'imitation des

drames liturgiques, on eut l'idée de découper en scènes ces récits.

Les premiers miracles dramatisés sont ceux de saint Nicolas, évêque de Myrrhe au IVe siècle, dont les reliques avaient été transportées en 1087, à Bari, où les innombrables pèlerins de Terre Sainte allaient les vénérer [1].

Le saint évêque, déjà honoré par les marins et par les personnes ayant perdu quelque objet précieux, fut adopté comme patron par les étudiants qui, le 6 décembre, célébraient

1. En 1098 un croisé lorrain réussit à s'emparer d'un doigt du saint et le transporta à Varangéville près de Nancy (aujourd'hui Saint Nicolas de Port), où s'éleva une superbe basilique, et d'où le culte du saint se répandit largement dans les provinces de l'est et du nord de la France.

sa fête par de tumultueuses réjouissances, tolérées par les autorités et qui se prolongeaient jusqu'à Noël. C'est pour embellir ces fêtes que furent composés, à la fin du XIe siècle, quatre Miracles en vers latins, d'une facture maladroite et sèche[1]*. Le sujet d'un de ces Miracles, celui de l'infidèle volé et converti, fut repris un demi-siècle plus tard par Hilaire, disciple d'Abélard, qui le traita, également en vers latins, avec beaucoup plus de grâce et de fantaisie. Le français y*

1. Ils font partie d'un des plus précieux recueils de drames liturgiques, provenant de l'abbaye de Fleury-sur-Loire (aujourd'hui conservé à la Bibliothèque d'Orléans, sous le n° 178). Ces quatre Miracles ont été publiés par Du Méril, Origines latines, *p. 253 ss.*

fait timidement son apparition dans quelques refrains [1]

*Il n'est pas douteux que ces petits drames scolaires aient été joués par de jeunes clercs dans l'enceinte des écoles, devant leurs maîtres, leurs condisciples et peut-être leurs familles. Nous sommes en revanche fort mal renseignés sur les circonstances où furent représentés les Miracles en langue vulgaire, qui apparaissent à la fin du XII*e *siècle. Dans le plus ancien nous retrouvons ce même sujet déjà traité dans le recueil anonyme*

1. *Le texte, qu'on trouvera dans le recueil de Du Méril (p, 253), avait été publié une première fois par Champollion-Figeac,* Hilarii versus et ludi, *Paris, 1838, p. 34.*

et par Hilaire. L'auteur, Jean Bodel, était un simple jongleur exerçant sa profession à Arras, qui était alors un centre littéraire important, et composant indifféremment des chansons de geste, des pastourelles et peut-être des fabliaux. Sur la fin de sa vie, atteint de la lèpre, il fut enfermé dans une recluserie et mourut en 1210. Sa pièce, composée sans doute pour une confrérie placée sous le patronage du saint, fut certainement jouée, comme nous l'apprend le prologue, la veille de la fête de celui-ci, probablement devant un auditoire populaire ; mais sur le local où elle le fut, sur les acteurs qui furent chargés des rôles, nous ne savons absolument rien.

Elle constitue à coup sûr un des monuments les plus notables de notre ancien théâtre. Bodel y a fait preuve d'un sens vraiment remarquable du drame et du pittoresque. De l'Infidèle qui, dans les versions antérieures de la légende, était soit un Juif, soit un roi païen vaguement désigné, il a fait un émir sarrasin, suzerain d'immenses domaines ; les chrétiens sont des croisés qui, dans un élan d'audace, sont venus le provoquer en pillant ses terres. Bodel se donnait ainsi l'occasion de brosser des tableaux aux couleurs éclatantes et variées, de décrire le monde musulman tel que se le représentait la naïveté populaire, de faire vibrer dans son public les

sentiments de foi et d'enthousiasme guerrier qui enflammaient alors tant de cœurs. A côté de ces scènes héroïques il en a placé d'autres bien différentes, empruntées à la vie réelle et auxquelles il s'est complaisamment attardé : ses cabaretiers, ses pipeurs de dés, ses malandrins sont des personnages pris sur le vif et décrits avec un réalisme cru et une singulière saveur de langage. Par son ignorance absolue des conventions, par la confusion de toutes les classes sociales, par un mélange naïf du tragique et du burlesque, l'humble jongleur d'Arras « donnait, trois siècles et demi avant Shakespeare, six cents avant le romantisme, l'exemple du drame tel que les mo-

dernes ont cru l'inventer vers 1827 »[1].

Le « Miracle de Théophile » est postérieur d'une soixantaine d'années. Son auteur, Rutebeuf, était aussi un jongleur, qui vécut à Paris sous les règnes de Louis IX et de Philippe III. Il mit souvent sa plume au service de grands personnages, dont il célébrait les exploits et prêchait la politique, et de l'Université, dont il crut servir la cause en attaquant violemment les ordres mendiants ; il travaillait aussi, à l'occasion, pour les confréries bourgeoises, et c'est probablement pour l'une d'entre elles qu'il écrivit ce Miracle, où son talent de satirique et de polémiste, qui n'était

1. *Petit de Julleville,* Les Mystères *I, p. 104.*

pas médiocre, n'avait aucune occasion de se déployer. Nous y trouvons quelques beaux morceaux lyriques, au reste gâtés par les recherches de versification et de style qui étaient alors à la mode ; mais il faut avouer que l'invention dramatique y est pauvre et l'analyse des caractères très superficielle.

C'est seulement vers la fin du XIIIe siècle que l'on eut l'idée de mettre à la scène le sujet le plus varié et le plus pathétique que pût offrir l'histoire du Christianisme, la Passion du Sauveur ; il ne comportait en effet aucun enseignement dogmatique ; peut-être aussi craignait-on de scandaliser la foi naïve des fidèles par

l'exhibition des souffrances et des outrages infligés à l'Homme-Dieu. C'est sur ce sujet que s'exerceront à l'envi les dramaturges du XIVe et du XVe siècles, les uns avec un véritable souci d'édification, les autres, plus préoccupés de divertir, avec une verve comique et populacière, une hardiesse dans le réalisme qui rapprochent souvent les Mystères des plus vulgaires spécimens du théâtre comique. De ce singulier mélange nous donnerons une idée dans un prochain volume, consacré au théâtre de la fin du moyen âge, si le public fait bon accueil à cette tentative de mettre à sa portée les œuvres les plus curieuses et caractéristiques de notre vieille littérature.

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES :

Drames liturgiques : E. Du Méril, *Origines latines du théâtre moderne*, Paris, 1849. — E. de Coussemaker, *Drames liturgiques du moyen âge* (avec notation musicale), Rennes et Paris, 1860. — C. Lange, *Die lateinischen Osterfeiern*, Munich, 1887. — H. Anz, *Die lateinischen Magierspiele*, Leipzig, 1905. — N. Bohme, *Das lateinische Weihnachtspiel*, Leipzig, 1917.

Sponsus : éd. N. Monmerqué et F. Michel, *Le théâtre français au moyen âge*, Paris, 1839 (Panthéon littéraire), p. 3. — W. Cloetta dans *Romania*, XXII (1893) p. 177.

Jeu d'Adam : éditions Luzarche, Tours, 1854 — K. Grass, Halle, 1891 et 1907. — P. Studer, Manchester, 1918.

La Résurrection : éd. Monmerqué-Michel, *op. cit.*, p. 10.

Le Miracle de saint Nicolas : éd. Monmerqué-Michel, *op. cit.*, p. 162. — G. Manz, Erlangen, 1904.

Le Miracle de Théophile : A. Jubinal, *Œuvres complètes du trouvère Rutebeuf*, 2e éd., Paris, s. d., II, 231. — Monmerqué-Michel, *op. cit.*, p. 139.

Études critiques : L. Petit de Julleville, *Histoire du théâtre en France, Les Mystères*, Paris, 1880, 2 vol. — W. Creizenach, *Geschichte des neueren Dramas*, tome I, 2e éd., Halle, 1893. — A. Gasté, *Les drames liturgiques de la cathédrale de Rouen*, Evreux, 1893. — E. Lintilhac, *Histoire générale du théâtre en France*, t. I : *Le théâtre sérieux au moyen âge*, Paris [1904].



DRAMES LITURGIQUES EN LATIN

I

Office du Sépulcre selon l'usage de Rouen [1].

(pour le jour de Pâques)

Que TROIS CHANOINES des hautes stalles [2], revêtus de la dalmatique, et l'amict rabattu sur la tête, de façon à ressembler à des femmes, ayant en mains

1. D'après un manuscrit rouennais du XIVe siècle et un autre du XVe à peu près identique (Bib. de Rouen, n. 110 et 108) publiés par Du Méril (*Origines*, p. 96).
2. Il y eut à la cathédrale de Rouen, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, deux catégories de chanoines, les « hauts-formiers » et les « bas-formiers », ainsi appelés d'après le rang des stalles qu'ils occupaient.

de petits vases, s'avancent au milieu du chœur, s'approchent du sépulcre, les yeux baissés, et chantent ensemble ce verset :

Quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti? [1]

Cela fait, UN ENFANT, figurant un ange, revêtu de l'aube et de l'amict, et tenant en main un épi, se tiendra devant le sépulcre et dira :

Quem quaeritis in sepulcro, o Christicolae? [2]

Que LES MARIES répondent :

Jesum Nazarenum crucifixum, ô Cœlicola [3].

Alors que L'ANGE dise :

Non est hic : Surrexit enim sicut dixit : ve-

1. « Qui écartera pour nous la pierre qui ferme le sépucre ? » (Marc, XVI, 3).
2. « Qui cherchez-vous dans le sépulcre, ô fidèles du Christ? »
3. « Jésus de Nazareth le crucifié, ô habitant du ciel ». Ce verset et le précédent, qui ne sont pas empruntés aux Evangiles, faisaient partie, dès le xe siècle, de l'Introït de la messe de Noël dans certaines églises, notamment à l'abbaye de Saint-Gall, où se produisit à cette époque une rénova-

nite, et videte locum ubi positus fuerat, et euntes dicite discipulis ejus et Petro quia surrexit [1].

Qu'il montre du doigt la place, puis qu'il s'éloigne rapidement, et que DEUX PRÊTRES des hautes stalles, en tunique, assis à l'intérieur du sépulcre, disent :

Mulier, quid ploras ? [2]

Que des trois chanoines figurant les femmes, CELUI DU MILIEU réponde [3]:

Quia tulerunt Dominum meum et nescio ubi posuerunt eum [4].

tion du chant liturgique. Voy. L. Gautier, *Histoire de la poésie liturgique : les Tropes* (1886, p. 220), il en était de même à Limoges au XIe siècle (Du Méril, *op. cit.*, p. 97, note 1).

1. « Il n'est pas ici : il est ressuscité en effet, comme il l'avait dit : venez et regardez la place où il avait été mis et allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il est ressuscité ». (Matth., XXVIII, 6.)
2. « Femme, pourquoi pleures-tu ? » (Jean, XX, 13).
3. Ce personnage figure Marie-Madeleine.
4. « Parce qu'on a enlevé le Seigneur et que je ne sais où on l'a mis ». (*Ibid.*)

Que LES DEUX QUI SONT ASSIS [dans le sépulcre], disent :

Quem quaeritis, mulieres, viventem cum mortuis, non est hic, sed surrexit : recordamini qualiter locutus est vobis, dum adhuc in Galilea esset, vobis dicens quia oportet filium hominis pati et crucifigi et di tertia resurgere [1].

Que LES MARIES baisent la place, puis qu'elles sortent du sépulcre. Cependant qu'UN PRÊTRE, représentant le Seigneur, vêtu de l'aube et de l'étole, et portant la croix, aille au devant d'elles sur le côté gauche de l'autel et dise :

Mulier, quid ploras ? Quem quaeris ? [2]

1. « Celui que vous cherchez, ô femmes, parmi les morts, vit et n'est pas ici, car il est ressuscité. Souvenez-vous qu'il vous a dit, tandis qu'il était encore en Galilée, que le Fils de l'Homme devait souffrir, être crucifié et ressusciter le troisième jour ». (Luc, XXIV, 5-7; texte légèrement modifié).

2. « Femme, pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu? » (Jean, XX, 15.) (*Ibid.*).

Que CELUI DU MILIEU dise :

Domine, si tu sustulisti eum, dicito mihi et ego eum tollam [1].

Que LE PRÊTRE REPRÉSENTANT JÉSUS lui montre la croix et dise :

Maria!

A ces mots que CELUI DU MILIEU se prosterne rapidement à ses pieds et dise à haute voix :

Rabboni!

Que LE PRÊTRE fasse un signe de la main et dise :

Noli me tangere : nondum enim ascendi ad patrem meum : vade autem ad fratres meos et dic eis : Ascendo ad patrem meum et patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum [2].

Cela fait, que LE PRÊTRE apparaisse également

1. « Seigneur, si tu l'as enlevé, dis-moi [où tu l'as mis] et j'irai la reprendre » (Jean, XX, 15; texte légèrement abrégé).

2. « Ne me touche pas! En effet je ne suis pas encore monté vers mon père. Mais va vers nos frères et dis leur que je monte vers mon père et leur père, vers mon Dieu et leur Dieu ». (Jean, XX, 16-17).

au côté gauche de l'autel et au moment où les femmes passent devant l'autel, qu'il leur dise :

Avete, nolite timere: ite, nuntiate fratribus meis ut eant in Galilaeam : ibi me videbunt [1].

Cela dit, qu'il disparaisse; que les femmes s'inclinent joyeusement devant l'autel, puis que, se tournant vers le chœur, elles chantent ce verset :

Alleluia! Resurrexit Dominus, surrexit leo fortis, Christus filius Dei [2].

Cela fait, que le seigneur archevêque ou le prêtre, devant l'autel, après l'avoir encensé, entonne à haute voix le *Te Deum laudamus,* qui se chante sans neumes.

1. « Salut! Ne craignez point : allez, annoncez à mes frères qu'ils aillent en Galilée : là ils me verront ». (D'après Jean, XX, 18; Marc, XVI, 6-7 et Matthieu, XXVIII, 7).
2. « Alleluia! Le Seigneur est ressuscité : il s'est levé, le lion fort, le Christ, fils de Dieu ».

II

Office des Bergers selon l'usage de Rouen [1].
(pour le jour de Noël)

Que la crèche soit préparée derrière l'autel, et qu'une image de la Sainte Vierge soit placée à côté. Qu'un ENFANT, placé en un lieu élevé en semblance d'ange, annonce la Nativité de Notre Seigneur à cinq chanoines de premier rang ou à leurs vicaires, figurant les Bergers, qui entrent par la grande porte du chœur, vêtus de la tunique et de l'amict : et qu'il dise ce verset.

Nolite timere : ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo : quia natus est vobis hodie Salvator qui est Christus Domini, in civitate David. Et hoc vobis signum :

1. Texte dans Du Méril, *Origines*, p. 147 (d'après les manuscrits de Rouen désignés ci-dessus).

invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio [1].

Qu'il y ait PLUSIEURS ENFANTS aux voûtes de l'église, figurant des anges, et qu'ils commencent à haute voix :

Gloria in excelsis Deo et pax hominibus bonæ voluntatis [2].

Ayant entendu ces paroles, que LES BERGERS se rendent au lieu où est préparée la crèche, en chantant ce verset ;

Pax in terris (tout entier) [3].

Quand ils seront entrés, que DEUX PRÊTRES du

1. « Ne craignez pas: voici en effet que je vous annonce une grande joie pour tout le peuple : aujourd'hui vous est né en la cité de David un Sauveur, qui est Christ: et voici le signe : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et posé dans une crèche ». (Luc, II, 10-2).

2. « Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ». (Luc, II, 14; texte légèrement altéré).

3. C'est une hymne de quatre strophes, sur la naissance du Christ, qui a disparu de la liturgie.

haut chœur, en dalmatique, figurant des sages-femmes et se tenant près de la crèche, chantent :

Quem quæritis in præsepe, pastores, dicite ?[1]

Que les bergers répondent :

Salvatorem Christum Dominum, pannis involutum, secundum sermonem angelicum[2].

Alors que LES SAGES-FEMMES, écartant le rideau, montrent l'enfant en disant :

Ecce virgo concipiet et pariet filium et nunc euntes dicite quia natus est[3].

L'ayant vu, que LES BERGERS, inclinant la tête, adorent l'enfant et saluent la Vierge, disant :

Salve, virgo singularis jusqu'à *natus visione*[4].

1. « Qui cherchez-vous dans la crèche, bergers, dites-le ». (Verset d'un antiphonaire du XIe siècle).
2. « Nous cherchons le Christ, le Sauveur notre Seigneur, enfant enveloppé de langes, selon la parole angélique ». (Même source).
3. Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils ; et maintenant allez et dites qu'il est né ». (*Ibid.*).
4. Deux strophes d'une salutation à la Vierge, de six vers chacune.

Ensuite qu'ils se tournent vers le chœur et chantent en rebroussant chemin :

Alleluia! Alleluia! Jam vere scimus Christum natum in terris : de quo canite omnes, cum Propheta dicentes [1].

Ce verset fini, que la messe commence et que les bergers conduisent le chœur [2].

1. « Alleluia! Nous savons maintenant en vérité que le Christ est né sur la terre : chantez tous ses louanges en disant avec le Prophète ».
2. L'introït de la messe du jour, à Noël, se composait en effet d'un verset d'Isaïe (IX, 6) auquel il est fait ici allusion. On voit que cette représentation précédait immédiatement la messe du jour. Les derniers mots signifient que les officiants ayant figuré les Bergers devaient entonner les différentes parties chantées de la messe.

III

Office des Mages selon l'usage de Limoges [1].
(pour le jour de l'Epiphanie)

Après le chant de l'Offertoire et avant que les fidèles aillent à l'offrande, que trois officiants, revêtus d'ornements de soie, ayant en tête une couronne et en main une coupe ou quelque autre joyau précieux, à la façon des trois Rois qui vinrent adorer le Sauveur, entrent par la grande porte du chœur, d'un pas grave en chantant cette prose ;

O quam dignis celebranda dies laudibus [2]...

1. D'après un manuscrit perdu publié par Martène (*De antiquis ecclesiæ ritibus*, III, 124) et après lui par Du Méril (*Origines*, p. 151). Cette version est l'une des plus archaïques, l'entrevue des Mages avec Hérode n'y figurant pas.
2. « O jour que doivent célébrer de dignes louanges... » Ces trois vers hexamètres, chantés

Le premier dit, en élevant sa coupe :

Aurum primo [1].

Le second dit ;

Thus secundo [2].

Le troisième, de même, dit :

Myrrham dante tertio [3].

Dans le même ordre, le premier dit :

Aurum, regem [4].

Le second :

Thus, celestem [5].

Le troisième :

Mori notat unctio [6].

Arrivés vers le milieu du chœur, que l'un élevant la

par les Mages, étaient suivis de quatre autres, chantés par le chœur, où leur marche était décrite.

1. « Nous apportons de l'or, d'abord ».
2. « Ensuite, de l'encens ».
3. « En troisième lieu, de la myrrhe ».
4. « De l'or, comme à un roi ».
5. « De l'encens, comme à un Dieu ».
6. « De la myrrhe, parce qu'elle présage sa mort ».

main, montre l'éloile pendue à un fil qui les précède, en chantant à haute voix :

Hoc signum magni regis [1].

Alors que tous trois se dirigent vers le grand autel en chantant :

Eamus, inquiramus eum et offeramus ei munera : aurum, thus et myrrham [2].

Ensuite qu'ils déposent leurs joyaux. Alors un enfant chante derrière le grand autel, en façon d'ange, en s'adressant aux rois :

Nuntium vobis fero de supernis [3]...

Emerveillés à cette vue, les Mages s'éloignent par la porte de la sacristie en chantant l'antienne ;

In Bethleem natus est rex cœlorum [4].

1. « C'est là un signe annonçant la venue d'un grand roi ».
2. « Allons, cherchons-le et offrons-lui nos présents, de l'or, de l'encens, de la myrrhe ».
3. « Je vous apporte du haut des cieux une nouvelle ». (Première strophe d'un hymne pour l'Epiphanie).
4. « A Bethléem est né le roi des cieux ». (Antienne très répandue).

DRAME LITURGIQUE BILINGUE

IV

Le Jeu des Vierges sages et des Vierges folles [1].

Un chœur, en dix vers latins rythmiques, expose le sujet et exhorte les Vierges à veiller.

GABRIEL.

Ecoutez, Vierges, ce que nous vous dirons. Ce que nous vous commanderons, ayez-le

1. D'après le ms. de la Bib. nat. lat. 1139 (XIIe siècle) provenant de l'abbaye de Saint-Martial à Limoges, qui contient plusieurs drames liturgiques en latin et des pièces pieuses en provençal. — Ed. Cloetta, 1893 (voy. à la *Bibliographie*). — Le sujet est emprunté à l'Evangile selon Saint Mathieu, ch. XXV, 1-13.

bien présent à l'esprit. Vous attendez un époux : il a nom Sauveur. *Il ne dormit guère! Voilà l'Epoux que vous attendez.*

Dans trois autres strophes, en langue vulgaire comme la première, Gabriel résume la vie de Jésus-Christ.

Il est maintenant ressuscité, l'Ecriture nous le dit. Je suis Gabriel : c'est lui qui m'a envoyé ici. Attendez-le, car il va venir. *Il ne dormit guère! Voilà l'Epoux que vous attendez.*

Les Vierges folles s'assoupissent et penchent leurs vases d'où s'écoule l'huile qui devait entretenir leurs lampes. Elles se réveillent en sursaut et s'approchent de leurs compagnes.

LES FOLLES.[1]

Nous, vierges, qui sommes venues à vous en qui nous avons confiance, par négligence

1. Ces trois strophes sont en latin, le refrain en langue vulgaire; de même pour les strophes prononcées par les « sages », sauf la dernière, tout entière en langue vulgaire.

nous avons répandu notre huile. Nous désirons, ô sœurs, vous supplier. *Dolentes, chétives, nous avons trop dormi !*

Vous qui êtes nos compagnes en ce pélerinage, sœurs, nées de la même race, un malheur, hélas, nous est arrivé : mais vous pouvez nous rendre à la lumière. *Dolentes, chétives, nous avons trop dormi !*

Partagez avec nous l'huile de vos lampes ; soyez pitoyables envers nous autres folles, de façon que nous ne soyons pas jetées en dehors des portes quand l'Epoux viendra en ce lieu. *Dolentes, chétives, nous avons trop dormi !*

LES SAGES.

Cessez bien vite, ô sœurs, nous vous en prions, de nous prier davantage. Il ne vous servirait de rien en effet de vous répandre davantage en supplications. *Dolentes, chétives, vous avez trop dormi !*

Allez donc, allez vite, allez humblement

prier les marchands qu'ils donnent de l'huile pour les lampes des négligentes que vous êtes. *Dolentes, chétives, vous avez trop dormi !*

De notre huile vous demandez que nous vous donnions. Vous n'en aurez pas; allez en acheter aux marchands que vous voyez là. *Dolentes, chétives, vous avez trop dormi !*

LES FOLLES.[1]

Ah, malheureuses, que faisons-nous ici? Ne pouvions-nous veiller ? Cette peine que nous souffrons, c'est nous-mêmes qui nous la sommes attirée. *Dolentes, chétives, nous avons trop dormi !*

Mais que ce marchand, votre compagnon, nous donne bien vite de l'huile qu'il possède, puisque, négligemment, nous avons versé la nôtre. *Dolentes, chétives, nous avons trop dormi !*

1. Ces deux strophes en latin, sauf le refrain.

LES MARCHANDS.[1]

Dames gentilles, il ne vous est pas utile de rester ici ni de vous y arrêter longtemps. Cherchez conseil, car nous ne pouvons rien vous donner. Priez le Dieu qui vous peut conseiller. *Dolentes, chétives, vous avez trop dormi !*

Allez prier vos sœurs les sages; demandez-leur, au nom de Dieu le glorieux, que de leur huile elles vous fassent secours : faites-le vite, car bientôt viendra l'Epoux. *Dolentes, chétives, vous avez trop dormi!*

LES FOLLES.[2]

Ah, misérables, que sommes-nous venues faire ici ? Il n'y a rien de ce que nous cherchons. C'en est fait de nous, nous le verrons bien : aux noces jamais nous n'entrerons. *Dolentes, chétives, nous avons trop dormi !*

Qu'alors vienne l'Epoux.

1. Ces deux strophes en langue vulgaire.
2. Ces deux strophes en latin, sauf le refrain.

Entends, ô Epoux, nos voix plaintives. Fais-nous ouvrir, comme à nos compagnes, la porte du doux festin. A notre faute apporte un remède. *Dolentes, chétives, nous avons trop dormi !*

LE CHRIST. [1]

En vérité, je vous le dis, je vous ignore, car la lumière vous manque. Ceux qui la perdent sont éloignés du seuil de cette cour. Allez, chétives, allez, malheureuses ; à tout jamais dureront vos tourments : en enfer vous allez être menées.

Qu'alors les démons les saisissent et qu'elles soient précipitées en enfer.

1. Deux vers en latin, trois en langue vulgaire, la rubrique finale en latin.

DRAMES LITURGIQUES EN FRANÇAIS

V

Le Jeu d'Adam.

I

La Création

Le paradis sera établi en un lieu élevé, et on tendra tout autour des tapisseries et des étoffes de soie, à une hauteur telle que les personnages qui seront dans le paradis soient visibles à partir des épaules. On aura semé des fleurs odoriférantes et de la verdure, et planté des arbres, aux branches desquelles pendront

des fruits, afin que ce jardin paraisse délicieux. Alors s'avancera LA FIGURE vêtue d'une dalmatique, et devant elle se tiendront Adam et Ève ; Adam vêtu d'une tunique rouge, Ève d'un vêtement de femme blanc, avec un voile de soie blanc ; et tous deux seront debout devant la Figure, Adam plus rapproché, le visage grave, Ève la tête un peu plus inclinée. Qu'Adam soit bien instruit du moment où il doit répondre, et que ses paroles ne soient ni trop précipitées ni trop lentes. Que les autres personnages soient, comme lui, bien exercés à parler avec gravité, et à faire des gestes appropriés aux paroles ; qu'ils aient soin de n'ajouter ni retrancher de syllabes aux vers, de prononcer distinctement et de dire toutes choses dans leur ordre. Quiconque nommera le paradis, le regardera ou le montrera de la main. Maintenant, que la leçon commence ;

In principio creavit Deus cœlum et terram [1].

1. Ce verset et les quatre suivants, chantés par le chœur, sont empruntés aux ch. I et II de la *Genèse*.

Quand elle sera finie, que le chœur chante :

Formavit igitur Dominus.

Cela fait, LA FIGURE dira :

Adam.

Celui-ci répondra:

Sire.

LA FIGURE.

Je t'ai formé du limon de la terre,

ADAM.

Je le sais.

LA FIGURE.

Je t'ai formé à ma ressemblance, je t'ai fait de terre à mon image : tu ne dois pas te rebeller contre moi.

ADAM.

Je ne le ferai pas, mais je t'obéirai comme à mon créateur.

LA FIGURE.

Je t'ai donné bonne compagnie, celle de ta femme ; elle a nom Ève : elle est ta femme et ta semblable. Tu dois lui être bien fidèle ;

si tu l'aimes et qu'elle t'aime, vous jouirez de ma grâce. Elle doit être soumise à tes ordres, et tous deux aux miens... Gouverne-la par raison : que jamais il n'y ait entre vous querelle, mais grand amour, grand dévouement. Telle est la loi de mariage.

A Ève.

C'est à toi que je parlerai, Ève : aie soin d'observer mon commandement. Tu dois m'aimer, m'honorer comme ton créateur, me reconnaître pour Seigneur, mettre à me servir toute ta force et tout ton sens. Tu dois aussi aimer et chérir Adam ; il est ton mari et toi sa femme; tu dois lui être toujours soumise et obéissante : c'est là la loi de mariage. Si tu lui es une fidèle compagne, je te mettrai avec lui dans la gloire.

ÈVE.

J'agirai, Sire, selon ton bon plaisir, et ne m'en écarterai en rien. Je te reconnais pour mon Seigneur, lui pour mon époux et maî-

tre. Je lui serai toujours fidèle ; de moi il aura bon conseil. Je ferai, Seigneur, de tout mon pouvoir, ton plaisir et ton service...

Alors LA FIGURE montrera de la main le paradis à Adam, et lui dira :

Adam, vois ce jardin.

ADAM.

Quel est son nom ?

LA FIGURE.

Paradis.

ADAM.

Comme il est beau !

LA FIGURE.

Je l'ai planté, et destiné à mes amis. Je te le confie, pour y demeurer et le garder. Entrez-y.

ADAM.

Est-ce pour longtemps ?

LA FIGURE.

Pour toujours. N'ayez aucune crainte, ni de maladie ni de mort.

LE CHŒUR chante.

Tulit ergo dominus hominem.

... Alors LA FIGURE montre à Adam les arbres du paradis, en disant :

De tous ces fruits vous pouvez manger à votre plaisir.

Mais elle lui montre aussi l'arbre défendu et ses fruits, en disant :

Celui-ci, je te l'interdis; aie soin de ne pas toucher à ses fruits; autrement tu seras sujet à la mort, tu perdras mon amour et ton bonheur.

ADAM.

Je garderai tout ton commandement; ni Ève ni moi ne l'enfreindrons. Si pour un fruit je perdais telle demeure, il serait bien droit que je fusse jeté dehors, au vent. Si pour une pomme je renonce à ton amour, je consens à être jugé comme un traître, qui se parjure et trahit son Seigneur.

II

La Tentation et la Chute

Alors que la Figure rentre dans l'église, et qu'Adam et Ève se récréent honnêtement, en se promenant dans le paradis. Alors surviendront les démons, courant sur la place et faisant des gestes appropriés ; ils s'approcheront tour à tour du paradis et montreront à Ève le fruit défendu, comme pour l'engager à en manger. Alors UN DIABLE s'approchera d'Adam et lui dira :

Comment te trouves-tu ici, Adam?

ADAM.

Je vis ici en grand plaisir.

LE DIABLE.

Tu es vraiment bien?

ADAM.

Je ne sache rien qui me gêne.

LE DIABLE.

Tu peux être mieux.

ADAM.

Puis-je savoir comment?

LE DIABLE.

... Tu veux vraiment le savoir? Je vais te le dire en grand secret. Ecoute-moi bien: tu y trouveras ton profit.

ADAM.

C'est bien; j'y consens.

LE DIABLE.

Tu me croiras?

ADAM.

Mais oui, très bien.

LE DIABLE.

De tout en tout?

ADAM.

Sauf en une chose.

LE DIABLE.

Quelle chose?

ADAM.

Je te le dirai: je ne veux pas offenser mon Créateur.

LE DIABLE.

As-tu donc si peur de lui?

ADAM.

Oui vraiment; je l'aime et le crains.

LE DIABLE.

Tu n'es pas sage, que te peut-il faire?

ADAM.

Bien et mal.

LE DIABLE.

Tu es entré en folle pensée. T'imagines-tu que mal te puisse venir? N'es-tu pas dans la gloire? Tu ne peux mourir.

ADAM.

Dieu m'a dit que je mourrai, si j'enfreins son précepte.

LE DIABLE.

Quelle serait cette grande infraction? Je voudrais bien la connaître.

ADAM.

Il m'a dit que je pouvais manger de tous les fruits du paradis, sauf d'un seul.

LE DIABLE.

Sais-tu pourquoi? Ce fruit seul, celui qui pend là-haut, importe à Dieu; c'est qu'il est le fruit de science, où est enclos tout savoir. Si tu le manges, tu feras ton profit.

ADAM.

En quoi?

LE DIABLE.

Tu le verras. Tes yeux aussitôt s'ouvriront; tout ce qui doit être t'apparaîtra; tout ce que tu voudras, tu pourras le faire; attire-le à toi et mange-le, alors tu n'auras plus rien à craindre de Dieu, car tu seras son égal; voilà pourquoi il te l'avait défendu. Crois-moi, goûte-le.

ADAM.

Non, je ne le ferai pas.

LE DIABLE.

Tu n'es qu'un sot, mais un jour tu te souviendras de mes paroles.

Le diable doit alors s'éloigner, rejoindre les autres

démons, et faire avec eux des gambades à travers la place ; puis, un peu après, il reviendra, l'air tout joyeux, pour tenter de nouveau Adam et lui dira :

Eh bien, Adam? Ne changeras-tu pas d'avis? Es-tu toujours en cette folle pensée? Je te l'ai dit l'autre jour, n'es-tu ici que pour recevoir l'aumône de Dieu? Ne veux-tu pas monter plus haut?... Tu te contentes donc d'être son jardinier, sans chercher nulle autre joie? T'a-t-il créé pour remplir ton ventre et t'interdire tout honneur? Ecoute, Adam, comprends-moi bien; je vais te donner un loyal conseil : tu peux être sans seigneur, l'égal de celui qui t'a créé. Si tu manges la pomme (Il lève la main du côté du paradis.) tu régneras en majesté et partageras avec Dieu son pouvoir.

ADAM.

Fuis, hors d'ici!

LE DIABLE.

Que dis-tu, Adam?

ADAM.

Hors d'ici ! Tu es Satan, tes conseils sont mauvais ; tu veux me jeter dans le tourment, me brouiller avec mon Seigneur, m'enlever ma joie, me mettre dans la douleur. Non, je ne te croirai pas. Fuis, n'aie plus désormais la hardiesse de revenir devant moi. Tu es un traître, un déloyal !

Alors triste et la tête baissée, LE DIABLE s'éloignera d'Adam et ira à la porte de l'enfer où il aura un colloque avec les autres démons ; puis après avoir fait une course à travers le peuple, il reviendra au paradis du côté d'Ève, et, l'abordant avec un visage gai, lui dira d'une voix flatteuse :

Ève, je suis venu à toi.

ÈVE.

Et pourquoi, Satan ? Dis-le moi.

LE DIABLE.

Je cherche ton profit, ton honneur.

ÈVE.

Dieu le veuille !

LE DIABLE.

N'aie aucune crainte. Il y a longtemps que j'ai appris tous les secrets du paradis. Je t'en dirai une partie.

ÈVE.

Commence donc, et j'écouterai.

LE DIABLE.

M'écouteras-tu ?

ÈVE.

Oui certes ! Je ne te fâcherai en rien.

LE DIABLE.

Me garderas-tu le secret?

ÈVE.

Oui certes.

LE DIABLE.

Il ne sera pas découvert ?

ÈVE.

Non, du moins par moi.

LE DIABLE.

Je me fierai donc à ta parole ; je ne veux point d'autre gage.

ÈVE.

Tu peux te fier à ma promesse.

LE DIABLE.

Tu as été à bonne école. J'ai vu Adam, mais il est trop fou.

ÈVE.

Il est un peu dur.

LE DIABLE.

Il s'amollira. Maintenant il est plus dur que fer.

ÈVE.

Il est très noble.

LE DIABLE.

Dis plutôt qu'il est esclave. Il ne se soucie pas de lui-même : mais que du moins il prenne soin de toi. Tu es chose faible et tendre, plus fraîche que la rose, plus blanche que le cristal, que la neige tombant sur la glace en un vallon ; mauvais couple fit de vous le Créateur : tu es trop tendre et lui trop dur. Du moins tu es la plus sage, pleine

de sens et de raison : aussi fait-il bon venir à toi. Je veux te dire quelque chose, mais en confiance : que nul n'en sache rien.

ÈVE.

Nul ne doit le savoir ?

LE DIABLE.

Non, pas même Adam. Ecoute-moi donc ; il n'y a que nous deux ici, et Adam là, qui ne nous entend pas.

ÈVE.

Parle haut ; il ne saura rien.

LE DIABLE.

Je t'avertis de la grande tromperie qui vous est faite en ce jardin. Les fruits que Dieu vous a donnés n'ont pas en eux grande bonté ; celui qu'il vous a tant interdit, au contraire, a grande vertu : en lui est grâce de vie, de seigneurie, de puissance, de tout connaître, bien et mal.

EVE.

Quel goût a-t-il ?

LE DIABLE.

Céleste ! A ta beauté, à ta grâce conviendrait bien cette aventure, que tu devinsses reine du monde, de tout ce qui est en haut, de tout ce qui est en bas ; que tu connusses tout ce qui est, et que tu fusses de tout la bonne maîtresse.

ÈVE.

Est-il vraiment tel, ce fruit?

LE DIABLE.

Oui certes.

Alors Ève regardera attentivement le fruit défendu et, l'ayant regardé, dira :

Sa vue seule me fait du bien.

LE DIABLE.

Que sera-ce donc si tu le manges?

ÈVE.

Après tout, qu'en sais-je?

LE DIABLE.

Ne me croiras-tu pas? Prends-le d'abord, et partage-le avec Adam. Du ciel vous aurez

aussitôt la couronne; au Créateur vous serez pareils; aucun secret ne vous sera plus caché. Goûte du fruit.

ÈVE.

J'ai peur.

LE DIABLE.

N'en crois pas Adam.

ÈVE.

Je t'écouterai...

LE DIABLE.

Quand?

ÈVE.

Attends un peu, qu'Adam se soit éloigné.

LE DIABLE.

Mange-le donc, ne crains rien; attendre serait folie.

Que le diable s'éloigne alors d'Ève, et retourne en enfer. Alors ADAM vient à elle, mécontent que le diable lui ait parlé, et lui dit :

Dis-moi, femme, que te voulait ce mauvais Satan?

ÈVE.

Il me parlait de notre honneur.

ADAM.

Ne crois pas ce traître! Oui, c'en est un.

ÈVE.

Je le sais.

ADAM.

Et comment le sais-tu?

ÈVE.

Parce que je l'ai éprouvé; aussi ta défense est superflue.

ADAM.

Il saura bien te faire changer d'avis.

ÈVE.

Non, car je ne le croirai en rien.

ADAM.

Ne le laisse plus venir à toi, car il est de trop mauvaise foi. Déjà il a voulu trahir son Seigneur et se mettre au-dessus de lui. Le misérable qui a fait cela, je ne veux pas qu'il ait accès auprès de toi.

Alors un serpent fabriqué avec art doit s'enrouler au-

tour du tronc de l'arbre défendu. Ève approchera de lui son oreille, comme pour écouter ses propos. Ensuite elle cueillera le fruit et le présentera à Adam. Celui-ci ne voudra pas d'abord l'accepter, et ÈVE lui dira :

Mange, Adam; tu ne sais ce que c'est; prenons ce bien qui nous est préparé.

ADAM.

Est-il si bon?

ÈVE.

Tu le sauras; mais seulement quand tu en auras goûté.

ADAM.

J'ai peur.

ÈVE.

Alors laisse-le.

ADAM.

Non, non, je ne le ferai pas.

ÈVE.

Tu es bien lâche d'hésiter ainsi!

ADAM.

Allons, je le prendrai.

ÈVE.

Tiens, manges-en; ainsi tu connaîtras le mal et le bien. J'en mangerai la première.

ADAM.

Et moi après?

ÈVE.

Bien sûr.

Alors ÈVE mangera une partie du fruit et dira à Adam :

J'en ai goûté : Dieu, quelle saveur! Jamais je n'en tâtai de pareil goût... Mes yeux sont maintenant si clairvoyants que je ressemble à Dieu qui peut tout. Tout ce qui fut, tout ce qui sera, je le connais, j'en suis maîtresse. Mange, Adam, ne tarde plus; heureux sera l'instant où tu le prendras.

Alors ADAM prend le fruit de la main d'Ève et dit

Je t'en croirai ; tu es ma compagne.

ÈVE.

Mange, tiens; tu n'as rien à craindre.

III

Le Châtiment

Alors Adam mangera une partie de la pomme; cela fait, il connaîtra aussitôt son péché, et, se baissant de façon à n'être pas vu du peuple, il se dépouillera de ses habits de fête et revêtira de pauvres hardes, cousues de feuilles de figuier; alors, simulant une extrême douleur il commencera sa lamentation.

Il reconnaît sa faute, prévoit le châtiment et cherche en vain autour de lui un soutien. Apercevant Eve, il maudit le jour où elle fut tirée de sa côte.

ADAM.

Ah! Ève, quel tourment! Pour mon malheur tu me fus donnée comme compagne; ton conseil me fait mourir, me précipitant de si haut, si bas. De l'abîme je ne puis être tiré par nulle créature, mais seulement par le Dieu de majesté. Que dis-je, hélas! Osè-je

encore le nommer ? M'aidera-t-il, après que je l'ai courroucé ? Nul ne peut me porter secours, si ce n'est le fils qui naîtra de Marie.

Alors que LE CHŒUR commence :

Dum deambularet.

Cela dit, la Figure paraîtra, vêtue de l'étole ; elle entrera dans le paradis, regardant de tous côtés, comme cherchant Adam. Adam et Ève se tiendront cachés dans un coin du paradis, comme connaissant leur misère, et la FIGURE dira ;

Adam, ubi es?

Tous deux se lèveront et se tiendront devant la Figure, non tout à fait droits, mais un peu courbés, à cause de la honte de leur péché, et très tristes, et ADAM répondra ;

Me voici, beau sire. Je m'étais caché pour ta colère ; et parce que je suis nu, je m'étais tapi en ce lieu.

LA FIGURE.

Qu'as-tu fait ? Qui t'a privé de ta bonté ?

Pourquoi as-tu honte? Comment entrerai-je en compte avec toi ?

ADAM.

Seigneur, je n'ose te regarder en face.

LA FIGURE.

Pourquoi enfreignis-tu mes ordres ? Penses-tu y avoir gagné beaucoup ? Tu es mon serf et moi ton Seigneur.

ADAM.

Je n'y puis contredire...

Alors tendant la main d'abord vers la Figure, puis vers Ève, il dira :

La femme que tu me donnas fut la première à faillir. Elle me présenta le fruit et je le mangeai pour mon malheur. A la male heure en ai-je goûté ! J'ai failli par ma femme.

LA FIGURE.

Tu as cru ta femme plus que moi. Tu as mangé le fruit sans ma permission. Voici quelle sera ta récompense : maudite sera la

terre où tu sèmeras ton blé ; elle te refusera ses fruits, car elle sera maudite sous ta main. En vain la cultiveras-tu ; elle te refusera son fruit ; changeant ta semence, elle te rendra ronces et chardons. A grand travail, à grand'peine, en grande sueur tu vivras nuit et jour.

Alors LA FIGURE se tournera vers Ève et d'un visage menaçant lui dira :

Et toi Ève, femme mauvaise, tu as vite guerroyé contre moi ; tu m'as obéi bien peu de temps !

ÈVE.

C'est le mauvais serpent qui m'a déçue.

LA FIGURE.

Il t'a fait croire que tu serais mon égale. Crois-tu avoir deviné juste ? Auparavant tu avais la souveraineté sur tout ce qui existe : comme tu l'as vite perdue ! Comme je te vois triste et mal en point ! Penses-tu avoir gagné ou perdu ? Mais je te paierai ton dû, je t'en

donnerai pour ton service : maux te viendront de tous côtés ; dans la douleur tu porteras tes enfants et dans la peine ils passeront leurs années ; ils naîtront dans la douleur et finiront dans l'angoisse. Voilà l'état où tu as mis toi et ta lignée : tous ceux qui naîtront de toi pleureront ton péché...

Alors LA FIGURE menacera le serpent, disant :

Et toi, serpent, sois maudit. Je vais reprendre sur toi mon droit : sur ton ventre tu ramperas : la poussière sera ta nourriture, en bois, en plaines et landes. La femme te haïra, tu guetteras son talon, mais elle t'écrasera la tête...

Alors LA FIGURE les chassera du paradis en disant :

Sortez maintenant du paradis. Vous avez fait un mauvais marché. Vous demeurerez maintenant sur la terre ; ni fatigue ni faim, ni peine ni douleur ne vous manqueront, chaque jour de la semaine. Sur terre vous aurez mauvais séjour, puis vous mourrez ;

et quand vous aurez goûté la mort, c'est dans le triste enfer que vous irez; Satan vous aura en son pouvoir. Il n'est personne qui puisse vous porter secours; par qui pourriez-vous être rachetés, si je n'ai pas pitié de vous?

LE CHŒUR chante:

In sudore vultus tui.

Alors viendra un ange vêtu de blanc, tenant une épée flamboyante. LA FIGURE le placera à la porte du paradis et lui dira :

Garde-moi bien le paradis, de façon que ces maudits n'y puissent rentrer et toucher le fruit de vie. De cette épée qui flamboie, tu dois leur barrer le chemin.

Adam et Ève, tristes et éplorés, se tiendront affaissés sur leurs talons; la Figure les menacera du doigt en regardant le paradis, et LE CHŒUR chantera;

Ecce Adam quasi unus.

Puis la Figure rentrera dans l'église.

Alors Adam, ayant une bêche et Ève un râteau, se met-

tront à cultiver la terre et à y semer du blé. Au bout de quelque temps, ils iront s'asseoir à l'écart, comme fatigués de leur travail, et souvent ils jetteront des regards attristés vers le paradis, en frappant leur poitrine. Alors le diable viendra, et plantera dans le champ cultivé par eux des épines et des ronces. Quand ils reviendront à leur culture et qu'ils verront pousser les épines et les ronces, saisis d'une violente douleur ils se jetteront à terre, frappant leur poitrine et leurs cuisses pour marquer leur désespoir; et Adam commencera sa lamentation.

Adam et Ève se lamentent sur leur sort, en trophes alternées.

Alors le démon viendra, et trois ou quatres autres avec lui portant des chaînes, qu'ils attacheront au cou d'Adam et d'Eve. Les uns les pousseront, d'autres les traîneront vers l'enfer; d'autres, placés à l'entrée, iront au devant d'eux, et mèneront grand'joie de leur perdition. D'autres viendront, qui se les montreront d'autres enfin les saisiront et les mettront en enfer; de là ils feront s'élever une grande fumée et pousseront

des cris de joie; ils entrechoqueront des chaudières et des marmites, de façon que le bruit soit entendu au dehors; puis, un peu après, quelques-uns feront une course sur la place, tandis que les autres resteront en enfer.

IV

Le Meurtre d'Abel

Ensuite viendront Caïn et Abel. Caïn sera vêtu de rouge, Abel de blanc ; ils cultiveront la terre, et, après s'être un peu reposés, ABEL s'adressera à son frère sur un ton aimable et doux, disant;

Frère Caïn, nous sommes deux frères, fils du premier homme : ce fut Adam, et la mère eut nom Ève. A servir Dieu ne soyons paresseux... Donnons-lui la dîme et tout ce qui lui est dû, prémices, sacrifices et dons; si l'avarice nous fait retenir tout cela, nous

serons jetés en enfer, sans rémission. Qu'entre nous deux il y ait grand amour ; qu'il n'y ait ni envie, ni médisance. Pourquoi y aurait-il entre nous dispute ? Toute la terre nous est livrée.

CAÏN.

Beau frère Abel, vous parlez bien, vous savez bien sermonner ; mais si quelqu'un suit votre doctrine, en peu de jours il n'aura plus guère à donner. Donner la dîme n'est point de mon goût. De ton avoir fais ce qu'il te plaira, et moi du mien je ferai à mon gré ; tu ne seras pas damné pour ce que j'aurai fait...

De nouveau Abel exhorte son frère Caïn : celui-ci fait semblant de se laisser persuader, et dit :

Beau frère Abel, tu dis bien ; tu as bien écrit ton sermon, et je le croirai. Allons offrir, c'est très juste. Qu'offriras-tu ?

ABEL.

Moi, un agneau ; le plus beau et le meil-

leur que je pourrai trouver dans mon étable; j'offrirai cela, et aussi de l'encens. Et toi, qu'offriras-tu ?

CAÏN.

Moi, de mon blé; tel que Dieu me l'a donné.

ABEL.

Alors, du meilleur ?

CAÏN.

Non vraiment ! de celui-là je ferai du pain pour le soir.

ABEL.

Une telle offrande n'est pas acceptable.

CAÏN.

Tu dis des bêtises.

ABEL.

Tu es un homme riche, tu as beaucoup de bêtes.

CAÏN.

J'en ai.

ABEL.

Pourquoi ne les comptes-tu pas, afin d'en

donner la dîme? Si tu veux faire un don à Dieu, offre-le lui de bon cœur, pour qu'il le reçoive de même. Le feras-tu?

CAÏN.

Voyez un peu cette rage! De dix il ne m'en resterait que neuf. Voilà un conseil qui ne vaut pas cher. Allons faire nos offrandes, et que chacun donne ce qu'il voudra.

ABEL.

Je veux bien.

Alors ils se rendent auprès de deux grandes pierrres qu'on aura préparées pour cela. Ces pierres seront à une certaine distance l'une de l'autre, de façon que, lorsque la Figure apparaîtra, la pierre d'Abel se trouve à sa droite, celle de Caïn à sa gauche. Abel offrira un agneau et de l'encens qui montera en fumée. Caïn offrira une gerbe de la moisson. La Figure viendra bénir l'offrande d'Abel et dédaignera celle de Caïn; et, après le sacrifice, Caïn, se séparant de son frère, lui jettera un regard haineux; et chacun retournera

à sa place. Puis CAÏN viendra vers Abel, voulant le conduire dehors pour le tuer, et lui dira :

Beau frère Abel, sortons.

ABEL.

Et pourquoi ?

CAÏN.

Pour nous délasser, et regarder le fruit de notre labeur, ce qui a poussé, ce qui est en fleur. Nous irons ensuite au pré, et après nous en serons plus contents.

ABEL.

J'irai avec toi, où tu voudras.

CAÏN.

Viens donc tout de suite, tu feras bien.

ABEL.

Tu es mon frère aîné, je ferai selon ton désir.

CAÏN.

Va donc devant, je te suivrai au petit pas, tout doucement.

Alors tous deux iront vers un lieu écarté, où CAÏN

d'un air de fureur, se précipitera sur Abel comme s'il voulait le tuer, en lui disant :

Abel, tu es mort.

ABEL.

Et pourquoi donc ?

CAÏN.

Parce que je veux me venger de toi.

ABEL.

Qu'ai-je donc fait ?...

CAÏN.

Tu veux savoir pourquoi je te tuerai ?

ABEL.

Dis-le moi donc !

CAÏN.

Je te le dirai. Tu t'es fait trop ami de Dieu. A cause de toi il a refusé mes dons, il m'a tout refusé. Penses-tu donc que je ne te le rendrai pas ? Je t'en rendrai la récompense : sur ce sablon tu resteras mort.

ABEL.

Si tu m'occis, tu feras mal, et Dieu ven-

gera sur toi ma mort. Il sait bien que tu n'as rien à me reprocher ; je n'ai rien fait pour te brouiller avec lui. Il faut lui offrir ce qui est raison ; dîmes, prémices et sacrifices. De cette façon on obtient son amour. Si tu ne le fais pas, tu t'en repentiras. Dieu est juste ; celui qui le sert emploie bien sa peine.

CAÏN.

Tu as trop parlé, tu vas mourir.

ABEL.

Que dis-tu, frère ? Tu me menaces ? Je t'ai suivi jusqu'ici sur ta foi.

CAÏN.

Ta confiance ne te servira de rien. Je te défie, et je te tuerai.

ABEL.

Je prie Dieu qu'il ait pitié de moi !

Alors Abel fléchira le genou vers l'Orient ; il aura sous ses vêtements une marmite, sur laquelle Caïn frappera

comme s'il tuait Abel lui-même. Abel demeurera gisant et comme mort.

Le chœur chante :

Ubi est Abel frater tuus ?

Alors LA FIGURE sortant de l'église avancera vers Caïn, et, quand le chœur aura fini le répons, lui dira d'un air irrité :

Caïn, où est ton frère Abel ? Déjà es-tu entré en rébellion ? Tu as commencé la lutte avec moi. Montre-moi ton frère vivant.

CAÏN.

Que sais-je, Sire, où il est allé ? Si c'est à ses blés ou à sa maison ? Pourquoi faut-il que je le trouve ? Ce n'était pas à moi à le garder !

LA FIGURE.

Qu'en as-tu fait ? Où l'as-tu mis ? Je sais bien que tu l'as tué ! son sang a crié vers moi, le bruit en est venu jusqu'au ciel. Tu

as commis un grand crime, tu en seras maudit pour toute ta vie...

Alors la Figure rentrera dans l'église ; les diables survenant emmèneront Caïn en enfer, en le frappant à coups redoublés ; ils emmèneront aussi Abel, mais plus doucement.

V

La Procession des Prophètes

Alors les prophètes seront tout préparés dans un lieu caché, un par un, comme il convient. Quand on aura lu dans le chœur la leçon :

Vos inquam, convenio, o Judei [1],

chacun d'eux sera appelé par son nom. Alors ils s'avanceront et prononceront leurs prophéties d'une voix claire et distincte.

1. Début du sermon, attribué à Saint Augustin dont il a été parlé dans l'*Introduction*, p. xv.

Chacun d'eux prononce en latin sa prophétie, empruntée au sermon de Saint Augustin, ou à des textes bibliques, puis il la commente en français. Après quoi chacun est emmené par les diables.

On voit paraître successivement « Abraham, vieillard à longue barbe, drapé de larges vêtements, Moïse portant la baguette dans la main droite et les tables de la loi dans la main gauche, Aaron sous les ornements épiscopaux, tenant la verge avec des fleurs et des fruits, David avec les insignes royaux et le diadème en tête, Salomon dans le même appareil et d'aspect plus jeune, Balaam, vieillard aux larges vêtements, assis sur son ânesse, Daniel, jeune d'âge, mais ayant l'aspect d'un vieillard, Abacuc, très vieux, qui s'assiéra pour parler, Jérémie portant un rouleau de parchemin, ISAÏE couvert d'un grand manteau, tenant en main un livre » ; *ayant dit sa prophétie, il la commente ainsi :*

Je vous dirai une chose merveilleuse ; de la racine de Jessé sortira une tige qui fleu-

rira, et sera digne de grand honneur; et l'Esprit-Saint reposera sur elle.

Alors se lèvera UN DE LA SYNAGOGUE, pour discuter avec Isaïe ; et il dira :

Réponds-moi maintenant, sire Isaïe. Est-ce prophétie ou fable? Qu'est-ce enfin, ce que tu as dit? L'as-tu inventé? Ou est-ce écrit? Tu as dormi, tu l'as vu en rêve! Est-ce vérité, ou plaisanterie?

ISAÏE.

Ce n'est pas fable, c'est vérité entière.

LE JUIF.

Fais-nous donc voir cette vérité.

ISAÏE.

Ce que j'ai dit est prophétie.

LE JUIF.

Est-ce écrit dans un livre?

ISAÏE.

Oui, dans le livre de vie. Je ne l'ai pas rêvé, je l'ai vu.

LE JUIF.

Et comment cela?

ISAÏE.

Par la grâce de Dieu.

LE JUIF.

Tu m'as l'air d'un vieux radoteur, dont l'esprit est tout troublé ; tu dois savoir regarder au miroir ; regarde donc dans cette main (il lui montre sa main) si j'ai le cœur malade ou bien portant.

ISAÏE.

Tu as le mal de félonie, et de ta vie tu n'en guériras.

LE JUIF.

Suis-je vraiment malade?

ISAÏE.

Oui, d'erreur.

LE JUIF.

Quand guérirai-je?

ISAÏE.

Jamais.

LE JUIF.

Répète-la donc, cette prophétie.

ISAÏE.

Ce que je dis n'est pas mensonge.

LE JUIF.

Redis nous donc ta vision, si c'est un bâton ou une tige, et qui pourra naître de sa fleur; alors nous te reconnaîtrons pour maître, et cette génération écoutera tes enseignements.

ISAÏE.

Ecoutez donc la grande merveille; jamais oreille n'en entendit de si grande; si grande ne fut jamais entendue depuis le commencement du monde!

Ecce virgo concipiet in utero et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel[1].

Le temps est proche, il n'est pas éloigné, il ne tardera pas, il est déjà venu, où une

1. Isaïe, VII, 14.

Vierge concevra, et vierge enfantera un fils. Il aura nom Emmanuel, et Saint Gabriel sera son messager. La pucelle est la vierge Marie, qui portera Jésus, le fruit de vie, notre Sauveur, qui tirera Adam de sa grande peine et le remettra en paradis. Ce que je vous dis, je l'ai appris de Dieu. Et ce sera accompli en vérité, et vous devez l'avoir en espérance.

Alors viendra NABUCHODONOSOR portant des ornements royaux, disant :

N'avez-vous pas mis les trois enfants liés dans la fournaise ?

LES MINISTRES, répondent :

Certainement, ô roi.

NABUCHODONOSOR.

Ecoutez une grande merveille, telle qu'homme vivant n'en a jamais entendue ; c'est ce qui est advenu des trois enfants. Je les ai fait mettre dans un grand feu ; le feu était ardent et fort, et la flamme claire et

pétillante ; et dans ce feu ardent, les trois enfants menaient grande joie. Ils chantaient un chant si clair et si beau qu'ils semblaient des anges du ciel. Comme je les regardais, j'en vis un quatrième, qui leur faisait grande fête. Leurs figures resplendissaient de telle sorte, qu'ils semblaient les fils du Dieu puissant.

A Nabuchodonosor succède enfin la Sibylle qui énumère les quinze signes précurseurs du Jugement dernier.

VI

La Résurrection du Sauveur [1]

PROLOGUE

Récitons de cette manière la sainte Résurrection : d'abord disposons les lieux et « mansions » [2], premièrement le crucifix, puis le tombeau. Il doit y avoir aussi une geôle pour enfermer les prisonniers. Que d'un côté soit mis l'enfer, de l'autre les mansions et le ciel ; sur la scène, d'abord Pilate et sa suite, six ou sept chevaliers ; en un autre lieu sera Caïphe, avec toute la juiverie ; puis Joseph d'Arimathie ; au quatrième lieu, sire Nicodème, chacun avec les siens ;

1. D'après le ms. de la Bib. nat. fr., n° 902 (XIVe siècle) (éd. Monmerqué-Michel ; voyez à la *Bibliographie*).
2. On appelait ainsi les lieux, grossièrement figurés, où se transportait l'action.

au cinquième, les disciples de Christ; au sixième, les trois Maries. On aura soin de représenter au milieu de la place Galilée, puis Emmaüs, où Jésus fut hébergé. Et quand les gens seront assis et le silence établi, que Joseph d'Arimathie vienne à Pilate et lui parle ainsi :

JOSEPH.

Que Dieu, qui des mains de Pharaon sauva Moïse et Aaron, sauve Pilate mon seigneur et qu'il lui accorde honneurs et dignités.

PILATE.

Qu'Hercule qui tua le dragon et détruisit le vieux Gérion donne bien et honneur à celui qui me salue ainsi gracieusement...

JOSEPH.

Beau sire, souffrez que je vous parle du fils de Marie, de celui qui est là pendu. Sachez qu'il fut prud'homme, honoré de la grâce de Dieu. Vous l'avez mis à mort, vous et les Juifs; vous devez donc grandement

craindre qu'il ne vous en advienne grand malheur.

PILATE.

Sire Joseph, je ne craindrai pas de le dire : les Juifs, par leur haine, ont commis grande félonie. J'y ai consenti par lâcheté pour ne pas perdre ma charge ; ils m'eussent incriminé à Rome et je pouvais en perdre la vie.

JOSEPH.

Si tu reconnais que tu as méfait, crie merci à Jésus ; tu t'en trouveras bien. Nul ne lui crie miséricorde sans l'obtenir, même ceux qui l'ont traîné à la mort. Mais je suis venu pour autre chose : donne-moi seulement son corps ; je te le demande, accorde-le moi, j'en ferai ce qu'il conviendra.

Pilate, avant d'accorder sa requête à Joseph, envoie des sergents s'assurer que Jésus est bien mort.

Alors deux des sergents s'en allèrent, portant en main des lances. Ayant trouvé assis en un lieu Longin l'aveugle, ils lui ont dit :

UN DES CHEVALIERS [1].

Longin frère, veux-tu gagner ?

LONGIN.

Oui, beau sire, n'en doutez pas.

LE CHEVALIER.

Viens, tu auras douze deniers pour lui percer le côté.

LONGIN.

Très volontiers j'irai avec vous, car de gagner j'ai grand besoin ; je suis pauvre et dois me pourvoir. Je mendie assez, mais cela ne me rapporte guère.

Quand ils arrivèrent devant la Croix, ils lui mirent au poing une lance.

UN DES CHEVALIERS.

Prends cette lance en main ; frappe en haut, avec force ; fais-la couler jusqu'au

1. Dans le texte, *unus militum*, de même plus bas : *miles*, *alter miles*, *Longinus*, etc.

poumon; ainsi nous saurons s'il est mort ou non.

Longin prit la lance et frappa au cœur, dont il sortit du sang et de l'eau, qui tombèrent sur ses mains et lui mouillèrent la face : et quand elle toucha ses yeux, sur le champ il vit.

Longin s'agenouille devant la croix, rend grâces à Dieu et se convertit. Les sergents vont raconter ce miracle à Pilate, qui leur ordonne de n'en rien dire : après avoir accordé à Joseph la permission d'enlever le corps, il ordonne aux sergents d'aller arrêter Longin : ceux-ci le mènent en prison en l'injuriant.

Joseph va trouver Nicodème et lui demande de venir l'aider à déclouer le corps de Jésus, Nicodème va d'abord en demander la permission à Pilate qui la lui accorde; puis il se rend avec Joseph au pied de la Croix en plaignant les Juifs ses parents. Tous deux déclouent le corps et le déposent dans un beau sépulcre tout neuf.

Cependant, Caïphe était allé trouvé Pilate : il l'exhorte à faire garder le Sépulcre, de peur que les

disciples de Jésus n'aillent enlever le corps et ne fassent courir le bruit qu'il est ressuscité. Pilate approuve.

Alors un des sergents se dressa et parla ainsi à Pilate :

UN CHEVALIER.

Si l'on veut me confier ce soin, je garderai la sépulture et s'il arrive par hasard qu'un de ses amis vienne à cette heure pour l'enlever, il ne s'en retournera pas sans avoir à se plaindre ; il n'y a membre que je ne lui coupe ; peu me chaut d'être absous par un prêtre.

UN AUTRE CHEVALIER.

Beau compagnon, nous irons avec vous et garderons le sépulcre. Nul n'y viendra que nous ne le prenions, nul ne lèvera la pierre que nous ne le sachions.

UN TROISIÈME.

Allons-y tous, hardiment, et gardons bien le sépulcre. Si quelqu'un vient pour enlever le corps, nous lui ferons grand peur.

UN QUATRIÈME.

Par la foi que je dois à Pilate, si quelqu'un vient nous chercher querelle, je lui offrirai une quinzaine de coups tels que du premier il sera tout étourdi.

Pilate leur recommande encore une fois la vigilance. Caïphe leur fait jurer sur la loi de Moïse qu'ils accompliront en conscience leur mission, les accompagne au tombeau et les quitte sur une dernière recommandation :

Nous voici arrivés au tombeau; gardez-le très soigneusement; si vous dormez et que le corps soit enlevé, jamais nous ne serons bons amis[1].

1. Le morceau, qui contient 366 vers (dont 82 narratifs) s'arrête ici brusquement; à en juger par la dimension des scènes conservées, la pièce complète ne devait compter guère moins de trois ou quatre mille vers.

MIRACLES

VII

Le Jeu de Saint Nicolas.

par Jean BODEL

Dans un long prologue, le prêcheur exhorte les auditeurs au recueillement et résume le miracle « tel qu'on le trouve en écrit et qu'il va être représenté ».

SCÈNE PREMIÈRE

Dans le palais du roi sarrasin.

LE COURRIER AUBERON, au roi.

O Roi, que ce Mahomet qui t'a fait naître te sauve aujourd'hui, toi et tes barons! Qu'il te donne la force de repousser ceux

qui t'ont couru sus, dévastent et pillent ta terre : ces gens-là ne prient point nos dieux, ni ne les honorent; ce sont les Chrétiens, de mauvais lignage.

LE ROI, au sénéchal.

Malheur sur nous, par Apollon! Les Chrétiens sont-ils donc entrés en ma terre ? Viennent-ils vraiment nous attaquer ? Sont-ils à tel point hardis ?

AUBERON, au roi.

Roi, depuis que Noé construisit l'arche, on n'avait vu armée aussi puissante que celle-ci. Déjà leurs éclaireurs courent de toutes parts; ribauds et mauvais garçons mettent en cendres le pays. Roi, si tu ne songes à la défense, ta terre est perdue et mise à sac.

LE ROI, à Tervagan.

Ah! Tervagan, fils de chienne! Voilà donc ce que vous avez promis? Je le regrette, l'or dont j'ai couvert votre vilain corps et votre

laid visage! Certes, si la magie ne m'enseigne à confondre les chrétiens, je vous ferai fondre par le feu et départir entre mes hommes; car vous n'êtes pas d'argent, mais d'or, et du plus fin qui soit en Arabie. (Au sénéchal) Sénéchal, peu s'en faut que je n'enrage, et meure de colère et de douleur.

LE SÉNÉCHAL.

O roi, vous ne devez point dire chose si folle et outrageuse. Il n'appartient ni à roi ni à comte de vilipender ainsi ses dieux : le faisant, vous méritez blâme. Mais puisque je vous dois conseiller, allons ensemble vers Tervagan, et le prions qu'il nous fasse merci; traînons-nous devant lui, sur nos genoux et coudes nus, afin que, par sa puissance, soit abattu le chrétien. Si nous en devons avoir l'honneur, qu'il nous le fasse savoir par un signe où l'on puisse avoir foi. Un tel conseil ne vous engeigne point: pro-

mettez à Tervagan d'enrichir ses joues de dix marcs d'or.

LE ROI, s'agenouillant.

Allons-y, puisque tu le veux... Tervagan, par dépit, je vous ai tenu maints propos insultants : mais j'étais plus ivre que soupe. Je bats ma coulpe et vous crie merci, à nus genoux et à nus coudes; mieux eût valu, certes, qu'on me coupât bras et jambes. Sire, envoie-nous ton secours et souviens-toi aujourd'hui de notre loi, que les Chrétiens veulent anéantir. Déjà ils sont épars sur toute ma terre. Sire, par signe et sortilège, apprends-moi comment les chasser. Fais voir à ton ami si, par la magie ou l'art du diable, je pourrai me défendre contre eux. Fais-le moi entendre de cette façon : ris, si je dois gagner; si je dois perdre, pleure. — Sénéchal, qu'en pensez-vous ? Tervagan a pleuré et ri. Cela doit signifier beaucoup de choses !

LE SÉNÉCHAL.

Certes, sire, vous dites vrai. Dans le rire vous pouvez avoir confiance et sûreté.

LE ROI.

Sénéchal, par la foi que je dois à Mahomet, puisque tu es mon homme, explique-moi le sens de ce signe.

LE SÉNÉCHAL.

Sire, par la foi que je vous dois, si le signe vous est expliqué, je ne crois pas qu'il vous plaise.

LE ROI.

N'aie crainte, cher sénéchal! Je te le jure, de par tous mes dieux! Tu ne dois attendre de moi que du bien.

LE SÉNÉCHAL.

Sire, quand vous jurez sur les dieux, je vous crois; mais je vous croirais mieux encore si vous heurtiez l'ongle sur la dent.

LE ROI, *faisant ce geste.*

Sénéchal, n'ayez aucun doute: voici la

plus haute garantie. A présent, eussiez-vous tué mon père, vous n'avez plus rien à craindre de moi.

LE SÉNÉCHAL.

Ma langue, à cette heure, n'est pas couarde; les signes seront dévoilés. Puisque, d'abord, il rit, c'est que, d'abord, pour vous tout ira bien. Les Chrétiens seront vaincus dès que vous marcherez contre eux. Si ensuite il pleura, ce ne fut pas à tort, car vous l'abandonnerez à la fin, et c'est grand' douleur et grand' pitié. Et ainsi adviendra-t-il sans retard.

LE ROI.

Sénéchal, qu'il soit cinq cents fois maudit celui qui dit cela ou qui le pense! Par la foi que je dois à tous mes amis, si le doigt n'avait pas heurté la dent, Mahomet ne t'eût pas sauvé de la mort! Cependant parlons d'autre affaire : allez, faites crier

l'appel aux armes; que de l'Orient jusqu'en Catalogne, tous viennent à moi.

LE SÉNÉCHAL.

Or ça, Connart ! A l'instant fais le cri.

SCÈNE II

Sur la place publique.

CONNART, criant.

Oyez, oyez, oyez, Seigneurs! Oyez votre honneur et votre avantage. Je fais le ban du roi d'Afrique; riches et pauvres, que tous y viennent, dûment armés. Depuis le pays du Prêtre Jean jusqu'à Iconium, que personne ne demeure; viennent aussi les Chenelieus, les Achopars, et ceux de Babylone et d'Alexandrie, et les autres nations sauvages, assurés que si quelqu'un manque à l'appel, le roi le fera mettre à mort. Tout est dit; vous pouvez huer.

SCÈNE III

Dans le palais du roi.

LE ROI.

Holà! Es-tu céans, Auberon?

AUBERON.

Sire, me voici; je ne me dérobe point.

LE ROI.

Auberon, songe à bien courir! Va semondre pour moi Géants et Chenelieus; partout fais voir mes lettres et mon sceau; on saura que ma loi déchoit et se perd par la faute des Chrétiens. Que ceux qui demeureront soient certains d'être tenus pour traîtres, eux et leurs descendants, pour toujours! Va donc! Déjà je te croyais loin d'ici.

AUBERON.

Sire, ne doutez point: aucun chameau n'est si prompt à la course que je ne le rat-

trape et ne le mette derrière moi, avant une demi-lieue.

SCÈNE IV

Dans une taverne.

LE TAVERNIER.

Céans il fait bon dîner; il y a de chauds harengs et du pain chaud; il y a du vin d'Auxerre à plein baril.

AUBERON.

Ah! Saint Benoît, puissè-je souvent rencontrer votre anneau! (Au tavernier.) Que vend-on céans?

LE TAVERNIER.

Ce qu'on vend? Du vin, et qui ne file pas.

AUBERON.

Combien coûte-t-il?

LE TAVERNIER.

Le prix de la ville. Je ne trompe ni sur

le prix ni sur la mesure. Sous la tonnelle asseyez-vous.

AUBERON.

Hôte, tirez une pinte; je boirai debout. Je ne dois pas trop m'attarder; il faut que je me surveille.

LE TAVERNIER.

A qui donc es-tu?

AUBERON.

Je suis au roi; je porte son bref et son sceau.

LE TAVERNIER, le servant.

Tiens; celui-ci te montera à la tête. Bois: le meilleur est au fond.

AUBERON.

Ce hanap est petit, bon à goûter le vin. Combien vous dois-je? J'ai tort de tant m'attarder.

LE TAVERNIER.

Paie un denier; une autre fois tu auras la pinte pour une maille. C'est du vin à douze

deniers, sans mentir. Donne un denier, ou bois encore.

AUBERON.

Prenez à présent la maille; vous aurez plus tard le denier.

LE TAVERNIER.

Veux-tu me faire tort, déjà? Au moins, tu me dois trois partis[1]. Avant que tu t'en ailles, je saurai à quoi m'en tenir.

AUBERON.

Hôte, à mon retour vous me donnerez la pinte pour un denier.

LE TAVERNIER.

Par ma foi! Ce serait donc à chandelle éteinte[2]. Tu prends peine pour rien.

AUBERON.

Si je ne coupe une maille en deux, je ne peux pas vous payer!

1. Le « parti » est une petite mesures pour les liquides.
2. C'est-à-dire : tu essaies de me filouter.

CLIQUET.

Qui veut jouer une partie? A petit jeu, pour s'amuser un coup.

LE TAVERNIER.

Vous entendez, sire courrier? Vous allez arranger votre affaire.

AUBERON.

Soit : pour une partie.

CLIQUET.

Nous jouons tout d'un coup tout ce que tu dois.

Cliquet joue, perd et paie ; Auberon s'éclipse.

Honnis soient tous les courriers! Ils filent plus vite que le vent.

SCÈNE V

Au pays des Émirs.

AUBERON.

Salut, par Mahomet, à l'émir d'Iconium!

De la part du roi je te semons de venir à son aide, sans alléguer d'excuse.

L'ÉMIR D'ICONIUM.

Auberon, va dire au roi que je lui amènerai une belle troupe. Aucune excuse ne me retiendra.

AUBERON.

Mahomet te bénisse et te sauve, riche émir d'Orkenie! Ainsi dit le roi, qui te demande ton secours.

L'ÉMIR D'ORKENIE.

Auberon, que Mahomet te sauve! Retourne. Puisqu'il le commande, aujourd'hui même je pars.

AUBERON.

Que ce Mahomet qui gouverne le monde te sauve, riche roi d'Olipherne! Ainsi dit le roi, qui te semont.

L'ÉMIR D'OLIPHERNE.

Auberon, dis au roi que je mènerai vers

lui toutes mes forces; pour le monde entier je n'y manquerais pas.

AUBERON.

Emir d'au delà du Sec Arbre, le roi d'Aïr, Tranle et Arabie, te demande ton prompt secours contre les Chrétiens.

L'ÉMIR DU SEC ARBRE.

Auberon, demain à la première heure, je vous amènerai cent mille païens.

SCÈNE VI

Dans le palais du roi.

AUBERON.

Roi, que Mahomet vous garde et vous sauve, toi et ta maisnie !

LE ROI.

Et qu'il te bénisse, Auberon! Comment as-tu exploité?

AUBERON.

Sire, j'ai tant chevauché par Arabie et

terres de païens que jamais roi ne rassembla la dîme du peuple qui t'arrive, avec comtes et rois, princes et barons.

LE ROI.

Auberon, va te reposer.

L'ÉMIR D'ICONIUM.

Roi, par Apollon et Mahomet, comme ton féal je te salue! Je suis venu à ton commandement, je le devais sans faute.

LE ROI.

Bel ami, vous faites bien; quand je vous appelle, vous venez toujours.

L'ÉMIR D'ICONIUM.

Roi, de fort loin au delà du Pré Néron, je suis venu à votre appel. Vous auriez grand tort de ne point m'aimer : pendant trente jours, avec mes souliers ferrés, j'ai marché au milieu des glaces.

LE ROI, à l'émir d'Orkenie.

Dis-moi, qui sont ceux de ce royaume?

L'ÉMIR D'ORKENIE.

Sire, ils viennent d'au-delà de Wallengue la grise, là où les crottes de chiens sont en or. Vous me devez bien aimer, car par mer je vous apporte mon trésor en cent navires.

LE ROI.

Seigneur, je prends part à vos fatigues. D'où donc es-tu ?

L'ÉMIR D'ORKENIE.

Roi, je suis d'une terre ardente et chaude, qui est outre-mer. Je ne suis point avare à votre endroit, puisque je vous amène trente chars pleins d'émeraudes et de rubis.

LE ROI.

Et toi qui me regardes ainsi, d'où es-tu ?

L'ÉMIR D'OUTRE L'ARBRE SEC.

D'outre l'Arbre Sec. Je ne saurais rien vous donner, car dans notre pays, la seule monnaie, ce sont les pierres de moulin.

LE ROI.

Las ! Par mon dieu Mahomet ! Quelle for-

tune me promet celui-ci ! Me voici assuré de n'être jamais pauvre.

L'ÉMIR D'OUTRE L'ARBRE SEC.

Sire, je ne vous mens pas : dans son aumônière un homme de notre pays a bien cent sous.

LE SÉNÉCHAL.

Roi, puisque vos barons sont venus à votre appel, faites-leur donc attaquer les chrétiens.

LE ROI.

Sénéchal, par Mahom ! Les Chrétiens auront la guerre ; ils seront ou morts, ou prisonniers, ou chassés. Allez, sénéchal : dites aux miens que je leur ordonne de se mettre en marche, en bon ordre.

SCÈNE VII

Dans le camp sarrasin.

LE SÉNÉCHAL.

Seigneurs, de par le roi, je vous prédis

que vous déconfirez les Chrétiens. C'est pour les confondre que vous fûtes mandés ici : le mal qu'ils nous ont fait doit être vengé. Le roi commande, allez maintenant !

TOUS.

Allons ! Recommandons-nous à Mahomet !

SCÈNE VIII

Dans le camp chrétien.

LES CHRÉTIENS.

Saint Sépulcre, à l'aide !

Seigneurs, songez à bien faire ! Voici les Sarrasins et païens qui nous attaquent. Voyez reluire les armes ! J'en ai le cœur tout éclairé. Faisons si bien que notre vaillance éclate. Contre chacun de nous ceux-ci sont bien cent !

UN CHRÉTIEN.

Seigneur, n'en doutez pas, votre juge-

ment est proche; je sais que nous y mourrons tous, au service du Seigneur Dieu; mais à moins que mon épée ne se brise, je me vendrai bien cher! Ni coiffe ni haubert ne les sauront garantir. Seigneurs, que chacun se sacrifie aujourd'hui au service de Dieu. A nous le paradis, à eux l'enfer! Qu'au premier choc ils rencontrent nos épées!

UN CHRÉTIEN, NOUVEAU CHEVALIER.

Seigneurs, si je suis jeune, ne m'ayez point en mépris : en petit corps on a vu parfois grand cœur. Je choisis le plus fort, c'est lui que je frapperai; sachez que je l'occirai, — si d'abord il ne m'occit.

UN ANGE.

Seigneurs, n'ayez doute ni crainte : je suis messager du Seigneur, c'est lui qui vous gardera de tout mal. Que votre cœur soit résolu et ferme dans sa foi. Que pour ces mécréants qui en foule arrivent sur

vous, vos cœurs ne s'émeuvent point. Exposez hardiment vos corps pour Dieu : cette mort est celle dont doit mourir le peuple qui aime Dieu et croit en lui.

LE CHRÉTIEN.

Qui êtes-vous, beau sire, qui ainsi nous réconfortez, et nous apportez de par Dieu si haute parole? Sachez-le, si vous dites vrai, c'est de pied ferme que nous recevrons nos mortels ennemis.

L'ANGE.

Je suis ange de Dieu, bel ami; c'est lui qui m'envoie pour vous réconforter. Soyez sans crainte, car en paradis Dieu a déjà préparé vos places, Allez, vous avez bien commencé! Vous serez exterminés au service de Dieu, mais vous aurez la haute couronne. Je vous laisse : demeurez à Dieu.

SCÈNE IX

Sur le champ de bataille.

L'ÉMIR D'ICONIUM.

Seigneurs, je suis votre aîné, déjà j'ai donné maint beau conseil ; croyez-moi, ce sera pour votre bien. Nous sommes de bons chevaliers ; si nous rencontrons les chrétiens, gardez-vous d'en épargner un seul.

CELUI D'ORKENIE.

Les épargner, ces fils de chiennes ! C'est moi qui donnerai le premier coup. Mais prenez garde que nul n'en réchappe.

CELUI D'ICONIUM.

Seigneurs, n'en doutez pas : j'en occirai autant que Bérenger sciera d'orge. [1]

1. Locution proverbiale pour désigner une grande quantité.

CELUI D'ORKENIE.

Sires massacreurs, à vous tous vous les occirez si bien que vous ne m'en laisserez aucun.

CELUI D'OUTRE L'ARBRE SEC.

Voici la gent détestée! Hardi, chevaliers de Mahomet! Frappez, frappez tous à la fois!

Les Sarrasins tuent tous les Chrétiens.

L'ÉMIR D'ORKENIE.

Seigneurs barons, accourez! Toutes les merveilles du camp ne sont rien, auprès de ce grand vilain à barbe blanche, agenouillé devant un Mahomet cornu. L'occirons-nous, ou le laisserons-nous en vie?

CELUI D'OLIPHERNE.

Par ma foi, nous ne le tuerons pas; nous le conduirons au roi, qui, sois en sûr, s'en émerveillera. Debout, vilain, en avant!

CELUI DE L'ARBRE SEC.

Seigneurs, tenez-le solidement. Moi je tiendrai le Mahomet.

L'ANGE.

Ah! chevaliers qui êtes tombés ici, quel bonheur est le vôtre! Comme à présent vous méprisez ce monde où vous avez si longtemps vécu! Mais je le sais : pour le mal que vous avez souffert, vous savez, à cette heure, quel bien c'est que le paradis, où Dieu fait entrer les siens. Tous doivent suivre votre exemple et mourir comme vous, car Dieu reçoit doucement ceux qui veulent aller à lui. Qui le servira de bon cœur ne perdra pas sa peine, mais sera couronné dans les cieux d'une couronne semblable à la vôtre.

LE PRUD'HOMME.

Saint Nicolas, digne confesseur de la foi, prenez soin de celui qui est à vous; soyez mon secours et mon garant; bon ami de Dieu, vrai conseiller, veillez sur votre serviteur; gardez-moi de ces bourreaux.

L'ANGE.

Prud'homme que je vois si effaré, sois avec Dieu, reste sensé, reste courageux. Si ces traîtres t'emmènent, ne t'effraie pas pour cela ; aie confiance en Dieu d'abord, et ensuite en saint Nicolas; il sera pour toi un grand réconfort, s'il te voit ferme et fort dans ta foi.

SCÈNE X

Dans la tente du roi.

L'ÉMIR D'ICONIUM.

Roi, sois plus joyeux que jamais ; grâce à nous la paix a remplacé la guerre. Par notre sens et notre habileté, les maudits larrons sont morts, si bien que la campagne en est couverte, à quatre lieues dans tous les sens.

LE ROI.

Seigneurs, vous m'avez bien servi; mais

jamais je n'ai vu de vilain pareil à celui que je vois là, à droite. De cette drôle de grimace et de ce vilain à l'aumusse, parlez-moi, dites-moi qui ce peut-être.

LE SÉNÉCHAL.

Roi, c'est pour te faire voir merveille que nous l'avons gardé en vie. Ecoute bien comment il se comporte. Je l'ai trouvé à genoux, pleurant et priant à mains jointes, devant son Mahomet cornu.

LE ROI, au prud'homme.

Dis-nous, vilain, si tu crois en lui.

LE PRUD'HOMME.

Oui, sire, par la Sainte Croix. Il est juste que chacun le prie.

LE ROI.

Dis-moi pourquoi, affreux vilain.

LE PRUD'HOMME.

Sire, celui-là est saint Nicolas, qui secourt les abandonnés ; ses miracles sont bien visibles. Il dédommage de toutes les pertes ;

il remet les dévoyés dans le droit chemin ; il convertit les mécréants, rend la vue aux aveugles, ressuscite les noyés ; chose qui soit mise en sa garde, si exposée soit-elle, ne peut être perdue ni gâtée. Ce palais même, tout plein d'or, serait en sûreté, si on le couchait sur le trésor : telle est la grâce que Dieu lui a donnée.

LE ROI.

Vilain, bientôt je saurai si tu dis vrai ; avant que je m'en aille d'ici, ton Nicolas sera mis à l'épreuve. Je veux lui confier mon trésor ; mais si je perds ce qui tiendrait dans mon œil, tu seras brûlé ou roué. Sénéchal, conduis-le à Duran, mon tourmenteur, mon bourreau ; et surtout qu'il soit bien gardé !

SCÈNE XI

Dans la prison.

LE SÉNÉCHAL.

Duran, Duran, ouvre ton cachot; tu y gagneras ces peaux de martre.

DURAN.

Soyez mal venu, par ma foi !

LE PRUD'HOMME.

Sire, quelle forte massue vous avez là !

DURAN.

Entre en la fosse, vilain ; justement la prison était vide. Tant que je serai ton gardien, et que tu auras dent en gueule, mes tenailles ne se reposeront pas.

L'ANGE.

Prud'homme, sois joyeux, n'aie pas peur; mais que ta foi soit ferme en notre Sauveur et en saint Nicolas ; car en vérité, je sais que tu auras son secours. Tu convertiras le roi, tu mettras ses barons hors de leur

loi folle, et ils viendront à la foi des chrétiens. Crois en saint Nicolas, du fond du cœur.

SCÈNE XII

Dans le palais du roi.

LE SÉNÉCHAL.

Sire, il est en prison.

LE ROI.

Donc, sénéchal, beau doux ami, je veux que mes trésors, tant que j'en ai, soient exposés, et ouverts mes coffres et mes écrins ; et mettez dessus le Nicolas.

LE SÉNÉCHAL.

Sire, on vous a obéi ; il n'y a plus ni sergent, ni guetteur ; vous pouvez dormir tranquille.

LE ROI.

Oui vraiment, par la foi que je dois à Apollon ! Mais si je perds un esterlin, gare

au vilain ! Il peut se recommander à son Dieu. Faites aussitôt crier mon ban ; je veux qu'il soit connu partout.

LE SÉNÉCHAL.

Or, ça, Connart, crie le ban : annonce que le trésor est découvert ; voilà une bonne affaire pour les voleurs.

SCÉNE XIII

Sur la place publique.

CONNART LE CRIEUR.

Oyez, Seigneurs, oyez tous ! Approchez, écoutez-moi. De par le roi, je vous fais savoir que son trésor n'aura plus ni clé ni serrure. Qui peut l'enlever, qu'il l'enlève ! Il n'est gardé par personne, sauf par un Mahomet cornu, mort, puisqu'il ne remue pas. Honni soit qui ne sait pas crier haut !

SCÈNE XIV

Dans une taverne.

LE TAVERNIER, à son valet.

Caignet, nous ne vendons guère; va dire à Raoul de crier le vin. Les gens n'en veulent plus.

CAIGNET.

Or ça, Raoul, vous crierez le vin d'Auxerre, à plein tonneau nouvellement percé.

SCÈNE XV

Sur la place publique.

CONNART, crieur.

Qui est ce musard? Que veux-tu faire? Veux-tu m'enlever mon métier? Reste coi, car tu me fais tort.

RAOULET, autre crieur.

Qui es-tu, pour me faire cette défense? Dis-moi ton nom; et Dieu te garde!

CONNART.

Ami, on m'appelle Connart; de naissance je suis le crieur des échevins de la ville. Depuis soixante ans et plus, je vis de crier. Et toi, quel est ton nom, je te prie?

RAOULET.

J'ai nom Raoul, qui crie le vin; je suis aux hommes de la ville.

CONNART, *en le houspillant.*

Va-t'en, ribaud! finis cette plaisanterie; tu cries sur un ton trop bas. Pose à terre le pot et le bâton, car je ne te prise pas un fétu.

RAOULET.

Qu'est-ce, Connart? Tu me pousses?

CONNART.

Oui, et pour un peu je te frapperais! Mets à terre le hanap et le pot, et laisse-moi mon métier.

RAOULET, *lui montrant le poing.*

Ecoutez, quelle insolence! Tu es bien sot

de croire que je baisserai pavillon devant toi. Connart, ne fais pas le malin, si tu ne veux pas un volée de coups. Toujours les connards sont bons à battre ; ils ne sont jamais si contents que quand on les bat.

CAIGNET, au tavernier.

Sire, Connart et Raoulet se battent à propos du métier.

LE TAVERNIER.

Eh, eh ! seigneurs, ce n'est pas à faire ! Tiens-toi tranquille, Raoul, et toi aussi, Connart. Rapportez-vous en à moi, vous y gagnerez tous les deux.

RAOULET.

Moi, je veux bien.

CONNART.

Moi aussi, quand j'y devrais tout perdre.

LE TAVERNIER.

Donc, j'irai tout droit : que chacun de vous ait sa part. Toi, Connart, tu crieras pour les échevins et pour le roi ; et Raoul

criera les vins, et de cette sorte il gagnera sa vie. Si Raoulet s'enivre quelquefois, ce n'est pas une raison pour qu'on le maltraite. Va, Raoulet, réconcilie-toi avec lui ; je ne veux pas de discorde.

RAOULET, criant.

Tenez, Connart, accordons-nous, et fions-nous l'un à l'autre.

CONNART.

La paix est faite ; va crier ton vin.

RAOULET, criant.

Le vin nouvellement mis en perce, à plein lot et à plein tonneau, bouqueté, se faisant boire, glissant comme écureuil au bois, sans aigreur ni goût de pourri ; sec et maigre, il court sur sa lie, clair comme larme de pécheur, et s'arrête sur la langue du gourmet : d'autres gens n'en doivent goûter.

SCÈNE XVI

Dans la taverne.

PINCEDÉ.

Donc je dois bien en goûter, il est fait pour moi ; moins que moi le plus fin gourmet en boira, car moi j'en ai l'habitude.

RAOULET.

Vois comme il mange sa mousse, comme il saute, étincelle et frétille; tiens-le un instant sur ta langue, et tu sentiras quel vin est celui-là.

PINCEDÉ.

Hé Dieu ! C'est ici blé de Hénin ! [1] Comme il vous arrange un homme !

1. Locution proverbiale pour désigner une denrée de choix. Le village de Henin, à une vingtaine de kil. au Nord d'Arras devait être renommé pour ses blés.

CLIQUET, le reconnaissant.[1]

Or ça, Pincedé, sois le bienvenu! Justement j'étais tout seul.

PINCEDÉ.

Certes, Cliquet, maintes fois nous avons bu ensemble.

CLIQUET.

Pincedé, que dis-tu de ce vin? Pour lui j'ai déjà allégé ma garde-robe.

PINCEDÉ.

Tant qu'il y en aura sur le comptoir, je ne demande pas à passer mon chemin.

CLIQUET.

Au moins, buvons un denier; tire-nous un demi-lot, Caignet.

CAIGNET.

Patron, comptez avec Cliquet, avant qu'il commence un autre compte.

1. Cliquet est resté à la taverne, où il se trouvait (scène IV).

LE TAVERNIER.

Cliquet, tu devais un lot, plus un denier pour ton jeu, et trois partis pour le courrier ; cela fait cinq deniers, ou peu s'en faut.

CLIQUET.

Va pour cinq deniers, peu m'importe! Jamais hôtelier ne me trouva dur.

LE TAVERNIER.

Caignet, tire-le à présent tout pur, pour Pincedé qui est venu.

CAIGNET.

Par ma foi! c'est une pauvre affaire ; car nous n'y gagnerons pas beaucoup.

CLIQUET.

Sois honni, Caignet, qui nous fais si chiche mesure! Il a bien tort d'invoquer si souvent saint Jacques, celui qui écorche les gens, et les plume!

Arrive un nouveau compagnon, nommé Rasoir ; ils boivent ensemble.

CLIQUET.

A présent, buvons plus et parlons moins; nous regagnerons ce que nous avons perdu. Les granges de Dieu sont ouvertes, nous ne pouvons manquer d'être riches : car au trésor du roi d'Afrique, à ses coupes, à ses hanaps, il n'y a plus serrures ni clés, ni valet qui les garde, ni jour ni nuit. Seul un Mahomet est dessus, couché ; de bois ou de pierre, je ne sais. Si on vole et emporte tout, le roi, je l'espère, ne le saura pas par lui. Aujourd'hui nous irons tous les trois, quand nous saurons que c'est le moment.

PINCEDÉ.

Est-ce possible ? Dieu te bénisse !

RASOIR.

C'est vrai, oui, par saint Jean ! J'ai entendu crier le ban ; jamais personne ne gardera le trésor ; que celui qui peut en avoir, en ait ! Voyez si on peut emprunter là-dessus.

CLIQUET.

Verse, Pincedé ; il a bien dit ; fais-lui boire une lampée.

Ils continuent à boire ; puis ils jouent aux dés et se disputent. Le tavernier et Caignet les réconcilient.

CAIGNET.

Seigneurs, parlez à présent d'une autre affaire, qui fera que céans chacun s'acquittera. Déjà la nuit s'avance, il faut profiter de la brune ; déjà la lune est couchée, et nous ne gagnons rien à vous garder ici.

CLIQUET.

Hôte, soyons bien d'accord. Nous vous devons quelques deniers ; mais ailleurs nous savons une affaire où le gain sera plus gros : nous prendrons à volonté dans le trésor que nous connaissons. Chacun pliera sous le poids des lingots d'or et d'argent. Je veux faire avec vous un marché si bon, que jamais vous n'en fîtes un pareil : dans votre maison vous garderez ce que nous avons

gagné, vous en aurez votre part, et là-dessus nous paierons nos écots. Du paiement ne vous mettez pas en peine.

LE TAVERNIER.

Puis-je vraiment être sûr de ce que Rasoir nous conte ici ?

CLIQUET.

Sire, si Dieu me garde de honte, de malchance et de prison, si on ne nous prend pas sur le fait, et si nous ne sommes pas pendus, vous serez si bien payé que vous aurez de l'or fin plein un baquet. Mais prêtez-nous seulement un sac, que nous y mettions tout le magot.

LE TAVERNIER.

Caignet, trouve-leur un sac, car, s'il plait à Dieu, il nous reviendra.

CAIGNET, apportant un grand sac.

Tiens, Cliquet ; celui-ci tient deux mencauts[1]. Allez, etque Dieu vous ramène tous !

1. Mesure pour les grains.

PINCEDÉ.

Hôte, adieu ; priez pour nous, afin que cette nuit tout marche bien.

LE TAVERNIER.

Par ma foi, seigneurs, que Dieu vous accompagne !

SCÈNE XVII

Dans le palais du roi.

RASOIR.

Pincedé, tu sais bien t'y prendre : va vite et doucement par là, pour épier si le roi dort.

PINCEDÉ, revenant.

Allons vite, voleurs, fils de chiennes ! car le roi et ses barons dorment comme s'ils étaient morts.

RASOIR.

Cliquet, il faisait bon marché de son avoir, celui qui confia si belle richesse à ce ménestrel cornu.

CLIQUET.

Rasoir, prenez ce bon coffre qui pèse lourd, car il est plein de besants.

RASOIR.

Ah diable ! comme il pèse ! Pincedé, approche le sac ; ce coffre pèse comme un grès ; il s'en faut de peu qu'il ne me crève.

PINCEDÉ.

Jette là dedans tout à la fois ; je n'ai pas envie de laisser le coffre, quand je devrais y périr. Je veux éprouver ma force : je ne veux pas qu'un autre l'emporte. Aidez-moi à le charger, si vous voulez bien.

RASOIR.

Comment donc ! Nous t'aiderons.

CLIQUET.

Mettons-nous donc en chemin, pendant que nous avons la veine.

SCÈNE XVIII

Dans la taverne.

RASOIR.

Hôte, hôte, ouvrez! votre sac ne revient pas vide; nous ne voulons pas vous décevoir.

LE TAVERNIER.

Par ma foi! Soyez les bienvenus, seigneurs! Vivement, Caignet, aide-les; on reçoit volontiers de pareils hommes.

PINCEDÉ.

Seigneur, j'ai porté une grosse charge; j'ai bien mérité de boire un coup.

CLIQUET.

Malheur à qui ne relève pas le défi, car le bon vin allège tous les maux.

LE TAVERNIER.

Seigneurs, vous aurez bon feu et bonne place, n'en doutez pas, et vin qui n'est pas

frelaté ; il a cru au flanc d'une roche.

Ils boivent et jouent, puis se disputent au sujet du butin.

Qu'est-ce donc, Pincedé? Es-tu fou? Laisse-le tout de suite ; et toi aussi, Rasoir, laisse-le. Allez vous asseoir tous les deux. Je sais bien d'où vient l'affaire ; il faut vous fier à moi : je ne veux pas vous faire tort.

PINCEDÉ.

Je veux bien ; je ne prends pas les besants.

RASOIR.

Je consens aussi, mais pas de bon cœur.

LE TAVERNIER.

Cliquet, prends tous les besants et remets-les dans le coffre.

CLIQUET.

Vous n'en aurez pas moins que votre part. Les voici tous : je ne vois que cela.

LE TAVERNIER.

Par ma foi! nous sommes au niveau ; que l'argent soit en commun comme devant, et

que chacun en prenne sa part. Eh bien! Qu'attendez-vous tant?

RASOIR.

Hôte, attendez un peu. Nous sommes éreintés; nous avons veillé toute la nuit; nous ferons le partage en amis; mais d'abord, dormons.

SCÈNE XIX

Dans le palais du roi.

LE SÉNÉCHAL.

Hélas! Par Apollon et Mahomet! Juste en ce moment je rêvais au trésor du roi, qui ne pouvait être sauvé : la terre s'effondrait sous lui, et il s'en allait droit à l'abîme. Je ne serai content que quand je l'aurai vu. (Au roi.) Ah! Roi, quel malheur t'arrive! Il est bien déloyal celui qui ne t'aide pas! Lève toi, roi déconforté, car on t'a ravi ton trésor.

LE ROI.

Qu'est ceci, par Mahomet! Qui m'éveille? Sénéchal, que dis-tu?

LE SÉNÉCHAL.

Roi, te voilà pauvre et mendiant; mais tu ne dois t'en prendre à personne, puisque tu as fait garder le plus grand avoir qui fut jamais par un homme de bois; le voilà là, couché par terre.

LE ROI.

Sénéchal, me dis-tu vrai, que j'ai perdu mon trésor? C'est la faute de ce vilain chenu, qui avant-hier me vint sermonner; fais le paraître devant moi : l'heure de son jugement est venue.

SCÈNE XX

Dans la prison.

LE SÉNÉCHAL.

O toi, Duran le geôlier, ton prisonnier

vit-il encore ? Le roi a envie de le voir.

DURAN.

Oui. (Au prud'homme) Ça, vilain, en dépit de vous, je vous ferai aujourd'hui, sans mentir, passer trois pas de mauvais chemin. Roi, le voici : ne plaise à Dieu qu'un autre que moi en fasse justice ! Je te le demande comme récompense.

SCÈNE XXI

Dans le palais du roi.

LE ROI.

Vilain, ta personne est une maigre compensation pour la perte de mon grand trésor. Tu m'as vendu bien cher ton sermon. Ton Dieu ne peut plus te défendre. Duran, c'est le moment de songer à la mort cruelle qui détruira son corps.

DURAN.

Sire, je suis content qu'on me le donne !

Je le ferai vivre en mourant pendant deux jours, avant qu'il ne meure tout à fait.

LE PRUD'HOMME.

Ah ! Roi, ne prends pas ceci en mal : donne-moi un répit d'un jour, avant qu'on me tue ou me torture. Dieu est toujours à sa place, et, s'il le veut, il me secourra. Un jour de répit vaut cent marcs ; plus d'une guerre en a été changée en paix.

LE ROI.

Que m'en chaut? Duran, laisse le aujourd'hui, et demain matin ramène le moi.

DURAN, poussant le prud'homme dehors.

Arrière, vilain ! à la chaîne ! Puissent les chrétiens êtres entrés en mauvaise semaine.

SCÈNE XXII

Dans la prison.

LE PRUD'HOMME, agenouillé.

Bienheureux saint Nicolas, secourez-moi

dans ce besoin ; tout est perdu pour moi, puisque mes ennemis ont la force. Dans le besoin on connaît son ami. Sire, secourez celui qui est à vous, et contre qui s'acharne ce roi païen. Il ne veut plus permettre que je vive. Mon terme est fixé à demain matin, à moins que le trésor ne soit rapporté. Sire, consolez ce malheureux qui se meurt dans les pleurs et les larmes.

DURAN.

Par Dieu, vilain, il y paraîtra aujourd'hui, quand il vous faudra apprendre un si pénible métier. Je ne prise ni votre Dieu ni votre prière; bientôt je vous ferai un chapelet d'une corde pleine de nœuds.

LE PRUD'HOMME.

Saint Nicolas, secours ton serviteur ; le terme est bien court, que me promet cet ennemi. Saint Nicolas, jette un regard sur moi ; je me suis mis en ta garde, où rien ne peut aller à mal.

L'ANGE.

Eh! beau chrétien, tais-toi, ne pleure pas: bientôt tu sortiras de cette mauvaise passe; prie saint Nicolas qu'il vienne à ton aide, et il ne tardera pas à te secourir. Prie le toujours de même, et Dieu, qui jamais ne manque à son serviteur, te soutiendra. Souffre bravement cette peine, et souviens-toi toujours de saint Nicolas; n'aie aucune crainte, il s'occupe de ta délivrance; si jusqu'à présent tu l'as bien servi, n'y renonce pas, mais continue; de cette pluie garde-toi de t'essuyer. Qui souffre pour Dieu, Dieu le récompense.

SCÈNE XXIII

Dans la taverne.

SAINT NICOLAS.

Voleurs, ennemis de Dieu, debout! Déjà vous avez trop dormi; vous serez pendus,

sans rémission. Pour votre malheur vous avez volé le trésor, et l'hôte a mal fait en le recélant.

PINCEDÉ.

Qui donc nous a éveillés? Mon Dieu! Je dormais si bien!

SAINT NICOLAS.

Fils de chiennes, vous êtes tous morts! A cette heure la potence est prête, et, si vous ne suivez mon conseil, vous avez perdu la vie.

PINCEDÉ.

Prud'homme qui nous a effrayés, qui es-tu? Certes tu nous as fait grand'peur!

SAINT NICOLAS.

Vassal, je suis Saint Nicolas, qui ramène les égarés dans la voie droite. Remettez-vous en chemin, et reportez au roi son trésor. Vous avez agi follement quand vous avez pensé à le prendre. L'image qui était sur le trésor devait suffire à le garder: donc ayez

soin qu'elle y soit remise bien vite, et le trésor de même, avec l'image par dessus, si vous aimez votre vie. Je m'en vais, sans plus attendre.

PINCEDÉ.

Par le signe du saint Crucifix, Cliquet, quel avis est le vôtre ? Et vous, qu'en dites-vous, Rasoir ?

RASOIR.

Pour moi, il me semble que le prud'homme dit la vérité. Cela me cause une grande frayeur.

CLIQUET.

Et moi j'en ressens une grande peine ; jamais un homme ne m'a fait si grand'peur.

L'HÔTE.

Seigneurs, si vous avez mal agi, je ne veux rien garder. Videz sur le champ ma maison, car je ne me soucie pas d'un tel gain.

PINCEDÉ.

Hôte, si c'est le moment de la vérité, vous

fûtes notre compagnon ; vous devez avoir votre part du gain et du péché.

LE TAVERNIER.

A la porte, fils de chiennes, gloutons ! Voulez-vous me couvrir de honte ? Caignet, fais leur payer l'écot, et mets les hors de la maison.

CAIGNET.

Allons Cliquet, il n'y a pas à tergiverser, dépouillez-vous de ce manteau ! Celui qui reçoit des gens comme vous ne sera jamais sans querelle ni bagarre.

CLIQUET.

Combien dois-je de deniers ?

CAIGNET.

Dix-sept ; cinq pour le vin, douze pour le prêt. Où sont Pincedé et Rasoir ? Pour le tout laisse ton manteau.

CLIQUET.

Caignet, tu es bien exigeant.

CAIGNET.

Eh quoi ? n'ai-je pas bien compté ? Encore je te fais une grâce si je me contente de ta cape.

CLIQUET.

Pour prendre des gages et mal mesurer, tu n'as pas ton pareil jusqu'à Damme.

CAIGNET.

A présent allez vous faire pendre !

SCÈNE XXIV

Sur la place publique, puis dans le palais.

PINCEDÉ.

Seigneurs, à présent c'est pis qu'auparavant. Le diable nous tient et veut nous honnir. L'argent va et vient ; mais si on nous abîme et tue, c'en est fait de nous pour toujours. Honni soit tel marché !

RASOIR, chargeant Pincedé et empochant quelques besants.

Tiens, Pincedé, recharge; tu l'apportas, remporte-le.

CLIQUET.

Aujourd'hui tu verras l'hôte désolé : il a plus mal compté qu'il ne croit, car il y a un trou à son sac.

PINCEDÉ.

Seigneurs, imitez ma hardiesse : que chacun prenne une poignée de ces besants, il n'y paraîtra pas.

CLIQUET.

Tais-toi, fou; il nous arriverait malheur; nous pourrions en être punis.

RASOIR, remettant le butin en place.

Mets-le ici, puisqu'ici on l'a pris ; et remets l'image par dessus.

PINCEDÉ.

Maintenant, à terre! Et maudite soit l'heure où j'ai chargé tout cela!

CLIQUET.

Pincedé, sans vous déplaire, croyez-en le fou que je suis : que chacun aille à présent de son côté, tous seront contents.

PINCEDÉ.

Volontiers !

RASOIR.

Soit ! Que Dieu m'aide ; car jamais bien ne nous arriverait. J'ai trouvé un mur que j'aurai bientôt creusé ; je connais un trousseau de mariée qui est dans une huche de chêne.

CLIQUET.

Seigneurs, moi je m'en vais à Fresnes, un peu au delà de Gaverele ; si je viens à bout de mon affaire, le maire en pâtira...

PINCEDÉ.

Rasoir, sa femme est très fine; en te voyant passer elle te reconnaîtra. Moi je ne me fatiguerai pas à aller si loin. Près d'ici,

à un jet de pierre, j'ai remarqué une lessive que j'aiderai à rincer.

RASOIR.

Pincedé, il s'agit maintenant de bien pincer.

PINCEDÉ.

Que Dieu nous ramène avec plus de gain !

RASOIR.

Adieu, Cliquet.

CLIQUET.

Adieu, Rasoir.

SCÈNE XXV

Dans le palais du roi.

LE ROI.

Ah ! Mahomet a bien réalisé mon rêve, et Tervagan le mène à bien ! Je faisais venir à moi mes hauts barons pour tenir ma cour, et j'avais couronne nouvelle. (Réveillant le sé

néchal.) Sénéchal, est-ce que tu dors, ou veilles ?

LE SÉNÉCHAL.

Sire, en ce moment je rêvais merveilles : puissent-elles se réaliser! Tout en dormant j'étais bien consolé, car le trésor était rapporté et les voleurs pendus.

LE ROI.

Ah ! Sénéchal, au moins regardes-y!

LE SÉNÉCHAL.

Sire, mon rêve est accompli, car le trésor est revenu plus grand que quand il fut volé; il est doublé, à ce qu'il me semble, et le Saint Nicolas est couché dessus.

LE ROI.

Sénéchal, ne te moques-tu pas de moi ?

LE SÉNÉCHAL.

Roi, il ne fut jamais si grand trésor ; il dépasse celui d'Octavien ; ni César ni Héraclius n'en eurent un pareil.

LE ROI.

Voyez combien ce miracle est grand! Qu'on aille vite chercher le chrétien.

SCÈNE XXVI

Dans la prison.

LE SÉNÉCHAL.

Duran, fais sortir le prud'homme. Il n'a plus rien à craindre de toi, à quoi bon te le cacher?

DURAN, ramenant le prud'homme.

Or ça, vilain, j'ai été bien sot de ne pas vous pendre par les pouces et de ne pas vous arracher les grosses dents.

SCÈNE XXVII

Dans le palais.

LE SÉNÉCHAL.

Roi, le voici, je te l'amène; il est en ta

main et à ta volonté, soit pour mourir, soit pour vivre.

LE PRUD'HOMME.

Saint Nicolas, en qui je crois, et que je ne cesserai pas de servir, garde aujourd'hui mon corps et délivre-le; prends soin de celui qui est à toi; adoucis la colère de ce roi qui songe à détruire mon corps, tant il est en courroux contre moi.

LE ROI.

Dis-moi, ami chrétien, crois-tu vraiment qu'il le puisse faire? Crois-tu qu'il puisse me faire changer de loi? Crois-tu qu'il me puisse renvoyer mon trésor? En es-tu bien sûr?

LE PRUD'HOMME.

Ah! roi, pourquoi ne serait-ce pas possible? Il a protégé les trois pucelles, il a ressuscité les trois clercs. Je crois bien qu'il te peut vaincre et te faire abandonner ta

loi, où ce serait folie de rester. Tous biens sont en lui ensemencés.

LE ROI.

Prud'homme, il a bien commencé, car mon trésor est revenu. Puisqu'il fait ravoir ce qu'on perd, les miracles sont évidents; mais je ne l'aurais jamais cru. Sénéchal, à quoi bon mentir? Mon cœur est si entièrement à lui que jamais je ne croirai en nul autre.

LE SÉNÉCHAL.

Certes, roi, je n'osais pas en parler; mais en mon cœur je vous en voulais de tant tarder à me le dire, car j'en ai très grande envie.

LE ROI.

Prud'homme, va chercher saint Nicolas; sans contredit je lui obéirai.

LE PRUD'HOMME.

O Dieu, adoré sois-tu d'avoir revêtu de ta grâce ce roi qui t'était si opposé! Sire, il est

fou celui qui ne croit pas en toi ou qui te renie, car ta force éclate et brille. Roi, laisse là ta folie, et rends-toi de cœur et de mains à Dieu, afin qu'il ait pitié de toi, et au baron saint Nicolas.

DURAN, au prud'homme.

Chrétien, chrétien, combien je regrette le répit que je t'ai laissé !

LE ROI, s'agenouillant devant la statue du saint.

Saint Nicolas, je me mets en ta garde et en ta merci, sans tromperie et sans fausseté. Sire, je deviens ton homme, et je laisse Apollon et Mahomet, et ce coquin de Tervagan.

LE SÉNÉCHAL, de même,

Roi, ainsi que tu l'as fait, je donne mon âme et mon corps sans réserve à saint Nicolas le baron; je laisse Apollon et Mahomet, et tout leur lignage, ainsi que Tervagan, ce sale voleur !

L'ÉMIR D'ICONIUM.

Roi, puisque tu te convertis, nous qui tenons de toi nos fiefs, nous nous convertirons aussi.

LE ROI.

Agenouillez-vous, et tous les trois faites ce que je fais.

L'ÉMIR D'ORKENIE, à genoux.

Je le veux bien.

L'ÉMIR D'OLIPHERNE, de même.

Et moi de même, afin que nous soyons tous bons chrétiens. Obéissons à saint Nicolas, car ses bontés sont grandes.

L'ÉMIR D'OUTRE L'ARBRE SEC, se redressant.

Seigneur, ne me contez rien de tout cela, car je n'entends pas de cette oreille. Maudit soit qui me conseille de renier ma croyance! Ah! roi, puisses-tu être noyé, comme lâche et rénégat, toi qui es devenu mécréant! Tu as mérité qu'on te brûle ou qu'on t'écorche; je ne prise pas un épi ni ton savoir ni ta

force. Prends garde à moi, car je te défie, et te rends ton hommage et ton fief.

LE ROI.

Vivement, barons, par ma tête! Je veux que, quoiqu'il en ait, il fasse à mon gré; par force, mettez-le à terre.

L'ÉMIR D'ORKENIE.

Allons, seigneurs! Il est solide : il faudra le surprendre.

L'ÉMIR D'OUTRE L'ARBRE SEC, se mettant en garde.

Fi, mauvais! croyez-vous me prendre tant que Mahomet me gardera mes bras? Fuyez, chevaliers mauvais et félons, je vous méprise, vous et votre ruse!

L'ÉMIR D'OLIPHERNE, le saisissant.

Vous y viendrez, car je vous tiens.

L'ÉMIR D'ICONIUM.

Roi, voici ce traître.

L'ÉMIR D'OUTRE L'ARBRE SEC.

Ah! roi, par Mahomet, merci! Ne ne fais

pas renier mon Dieu; fais-moi plutôt couper la tête, ou tirer mon corps à quatre chevaux.

LE ROI.

Par mon chef! Il faut que vous fassiez comme moi, sachez-le.

L'ÉMIR D'OUTRE L'ARBRE SEC, à genoux.

Saint Nicolas, si je vous adore, c'est par force et contre mon gré. De moi vous n'aurez que l'écorce; de bouche, je deviens votre homme ; mais ma foi est en Mahomet.

TERVAGAN.

Palas aron ozinomas, baske bano tudan donas, geheamel cla orlay, berec hé pantaras tay.

LE PRUD'HOMME.

Roi, que veut-il dire en ce moment?

LE ROI.

Prud'homme, il meurt de deuil et de rage de ce que je me suis tourné vers Dieu; mais je ne prends pas garde à son jargon. Séné-

chal, faites-moi dégringoler tout cela de la synagogue.

LE SÉNÉCHAL, jetant la statue à terre.

Tervagan, du rire et de la larme que votre chagrin vous fit faire, vous verrez bientôt se réaliser la prophétie. Descendez-moi ces degrés. Allons, en bas! A la male heure soyez-vous monté! Nous ne vous prisons pas une vessie! (Au roi.) Roi, je l'ai fort mal arrangé.

LE ROI.

Prud'homme, donc nous serons baptisés; dès que nous le pourrons, je veux me vanter de servir Dieu.

LE PRUD'HOMME.

A Dieu nous devons donc chanter aujourd'hui : *Te Deum laudamus!*

VIII

Le miracle de Théophile.

par Rutebeuf

THÉOPHILE.

Hélas, hélas ! Dieu, roi de gloire, je vous ai toujours été fidèle; j'ai tout donné et dépensé, j'ai offert aux pauvres tout mon bien, et il ne m'en est pas resté la valeur d'un sac. L'évêque m'a dit : « Echec », et m'a fait mat au coin de l'échiquier. Il m'a laissé seul et sans avoir. Si je ne donne pas ma robe pour du pain, il me faut mourir. Et les miens, que feront-ils? Est-ce Dieu qui

1. D'après le ms. de la Bibl. nat. fr. 837 (XIVe siècle). Pour les éditions, voy. à la *Bibliographie*. Les rubriques du manuscrit, ici reproduites, suffiront à marquer la division en scènes.

les nourrira? Dieu! S'occupe-t-il d'eux? Il leur faut aller en autre lieu, puisqu'il me fait la sourde oreille, et n'a cure de mes soucis. A mon tour je lui ferai la grimace: honni soit qui se loue de lui! Il n'est rien que je ne fisse pour ravoir mon bien; je ne crains ni Dieu ni ses menaces. Irai-je me noyer ou me pendre? Je ne puis pas m'en prendre à Dieu, puisqu'on ne peut pas arriver jusqu'à lui. Ah! celui qui le tiendrait et le battrait de bonne sorte aurait gagné sa journée; mais pour éviter ses ennemis, il s'est mis en un lieu si haut qu'on ne peut y tirer ni y lancer. Si maintenant je pouvais lui chercher querelle, le combattre et m'escrimer contre lui, je lui ferais frémir la chair! Et cependant il est là-haut, bien à son aise, tandis que moi, chétif, je suis dans les lacs de Pauvreté et de Besoin. A présent ma vielle est brisée, à présent on dira que je radote; je serai la fable du pu-

blic; je n'oserai plus voir personne, ni m'asseoir au milieu des gens, car on me montrerait au doigt. Maintenant je ne sais plus ce que je dois faire : Dieu m'a mis dans de beaux draps !

ci Théophile vient à Salatin, qui parlait au diable quand il voulait.

SALATIN.

Qu'y a-t-il ? Théophile, qu'avez-vous ? Par le Dieu puissant ! Quel malheur vous rend si triste ? Vous étiez d'habitude si joyeux !

THÉOPHILE.

C'est qu'on m'appelait seigneur et maître de ce pays, et maintenant on ne me laisse plus rien. J'en suis d'autant plus dolent, Salatin, que je n'ai jamais cessé de prier, en latin comme en français, celui qui aujourd'hui me traite rudement, et qui me laisse si nu qu'il ne me reste plus rien en

ce monde. Maintenant il n'est rien de si affreux ni de si étrange que je ne fasse volontiers, pour recouvrer ce que j'ai perdu; car le perdre est pour moi honte et dommage.

SALATIN.

Beau sire, vous parlez sagement; car pour qui a été riche, c'est une grande douleur et une grande peine que de tomber au pouvoir d'autrui pour le boire et le manger. Il y faut trop entendre de mauvais propos.

THÉOPHILE.

C'est ce qui me met hors de moi. Salatin, beau doux ami, depuis que je suis au pouvoir d'autrui, le cœur me crève ou peu s'en faut... Si tu connaissais un moyen de me faire recouvrer mon honneur, ma charge et ma grâce, il n'est rien que je ne fisse pour cela.

SALATIN.

Consentiriez-vous à renier ce Dieu que

vous priiez tant, ainsi que toutes ses saintes et tous ses saints? Ainsi, à mains jointes, vous deviendriez l'homme de celui qui vous rendrait vos honneurs; à son service vous seriez plus honoré que jamais vous ne le fûtes. Croyez-moi, laissez votre maître. Que décidez-vous?

THÉOPHILE.

Bientôt je ferai ce que tu veux. J'en ai un trop grand désir.

SALATIN.

Allez sans crainte. Malgré vos ennemis, je vous ferai ravoir vos honneurs. Revenez demain matin.

THÉOPHILE.

Volontiers, frère Salatin. Que ce Dieu en qui tu crois et que tu adores, te garde, si tu es fidèle à ta promesse.

A présent Théophile quitte Salatin et pense que c'est chose grave que de renier Dieu. Il dit :

Hélas! Que vais-je devenir? D'en être ar-

rivé à ce point il y a de quoi perdre le sens. Que ferai-je, hélas! Si je renie Notre Dame, saint Nicolas, saint Jean et saint Thomas, que deviendra ma pauvre âme? Elle sera brûlée dans les flammes du noir enfer! C'est là qu'il lui faudra rester. Là elle aura, ce n'est pas un conte, une trop affreuse demeure. Les gens ne sont pas aimables dans cette flamme éternelle; ils sont méchants, car ils sont diables: c'est leur nature. Leur maison est si sombre que jamais le soleil n'y luira; c'est un puits tout plein d'ordures. C'est là que j'irai. Les dés me seront bien changés quand, pour avoir eu de quoi vivre, Dieu m'aura chassé de sa maison, et non sans cause! Vraiment jamais homme ne fut aussi ébahi que je le suis à cette heure. Cependant on dit qu'on me fera ravoir mon bien et ma richesse, et que personne ne le saura: je le ferai. Dieu m'a fait tort, je lui ferai tort; jamais je ne le

servirai, je serai son ennemi. Je suis pauvre à présent, je serai riche; si Dieu me hait, je le haïrai : que pour me nuire il mette tout en œuvre, lui qui a en mains le ciel et la terre, j'y consens, pourvu que Salatin s'acquitte de ce qu'il m'a promis.

Ici SALATIN parle au diable et dit:

Un chrétien s'est adressé à moi, et je lui ai promis de l'aider ; car tu n'es pas mon ennemi, entends-tu, Satan ? Si tu l'attends, il viendra demain; je le lui ai promis quatre fois; attends-le donc. Il a été très grand prud'homme ; c'est donc un grand cadeau que je te fais. Abandonne-lui ta richesse. Ne m'entends-tu pas ? Je te ferai venir plus vite qu'au pas, j'imagine ! Tu viendras aujourd'hui même, car ton retard me nuit ; j'ai trop attendu !

Ici SALATIN conjure le diable:

Bagahi laca bachahé, lamac cahi achabahé, karrelyos. Lamac lamec bachalyos,

cabahagi sabalyos, baryolas. Lagozatha cabyolas, samahac et famyolas, harrahya.

Maintenant LE DIABLE, qui est conjuré, vient, et dit:

Tu as bien dit ce qu'il faut; celui qui t'a instruit n'a rien oublié. Tu me tourmentes beaucoup.

SALATIN.

C'est qu'il n'est pas juste que tu me manques, ni que tu ailles à l'encontre de mon désir quand je t'appelle. Je te ferai bien suer la peau. Veux-tu entendre un nouveau jeu? Nous avons un clerc. De telles gens, comme nous le savons, ont maintes fois gâté nos affaires: que ferez-vous du clerc qui viendra ici?

LE DIABLE.

Comment s'appelle-t-il?

SALATIN.

Théophile est son vrai nom. Il a eu beaucoup de réputation en ce pays.

LE DIABLE.

J'ai toujours été en guerre avec lui, sans jamais pouvoir le conquérir. Puisqu'il veut s'offrir à nous, qu'il vienne en ce vallon, sans compagnie et sans cheval : cela lui sera facile, c'est près d'ici. J'aurai bien soin de lui, ainsi que Satan et les autres barbouillés; mais qu'il n'appelle pas Jésus, le fils de sainte Marie, car nous ne l'aiderions point. Je m'en vais d'ici. A l'avenir soyez plus courtois envers moi; d'ici à quelques mois ne me tourmentez plus ni en hébreu ni en latin.

A présent THÉOPHILE revient vers Salatin.

Suis-je donc venu trop matin? As-tu fait quelque chose?

SALATIN.

J'ai si bien mené ton affaire, que ton sire compensera ce qu'il t'a fait de mal ; il t'honorera davantage et te fera plus grand seigneur que tu ne fus jamais. On ne t'a pas

enlevé autant qu'on te donnera. Ne t'émeus pas : va là-bas sans tarder. Mais il ne faut pas prier Dieu ni l'invoquer, si tu veux bien faire ta besogne : quand il t'a manqué, tu l'as trouvé trop amer. Tu as fait un triste saut; tu serais en bien mauvais point si je ne t'avais pas aidé. Va-t'en, ils t'attendent; marche à grande allure. Ne songe pas à invoquer Dieu.

THÉOPHILE.

Je m'en vais. Dieu ne peut ni m'aider ni me nuire, et je ne veux rien lui demander.

Ici Théophile va vers le diable, et a très grand peur; et LE DIABLE lui dit:

Avancez, approchez vite; prenez garde de ressembler au vilain qui va à l'offrande. Que vous a fait votre seigneur et que vous demande-t-il? il est bien fier !

THÉOPHILE.

Il est vrai, sire. Il était chancelier, et il veut m'envoyer mendier mon pain; je viens

donc vous prier et requérir qu'en ce besoin vous m'aidiez.

LE DIABLE.

M'en requiers-tu ?

THÉOPHILE.

Oui.

LE DIABLE.

Donc joins les mains, et deviens mon homme; je t'aiderai plus que je ne le devrais.

THÉOPHILE.

Voici que je vous fais hommage ; mais à condition que me soit rendu ce qui m'a été enlevé à tort.

LE DIABLE.

A mon tour je m'engage envers toi : je te ferai si grand seigneur que jamais on ne te vit plus grand; et puisque nous sommes d'accord, sache bien qu'il faut que j'aie de toi des lettres scellées, bien claires et précises : car bien des gens m'ont trompé parce

que je n'ayais pas exigé leurs lettres. A cause de cela je veux qu'elles soient bien rédigées.

THÉOPHILE.

Les voici, je les ai écrites.

Ici Théophile donne les lettres au diable, et LE DIABLE lui dicte ses commandements ainsi :

Théophile, beau doux ami, puisque tu t'es donné à moi, je te dirai ce qu'il te faudra faire. Jamais tu n'aimeras le pauvre; si un pauvre homme en peine te prie, ferme l'oreille et passe ton chemin. Si quelqu'un s'humilie devant toi, réponds avec orgueil et méchanceté. Si un misérable mendie à ta porte, garde-toi bien qu'il emporte une aumône. Douceur, humilité, charité, piété, tout cela me fait grand mal au ventre. Quand je vois faire l'aumône et prier Dieu, aimer Dieu et vivre chastement, il me semble que serpents et couleuvres me mangent les entrailles et le cœur. Quand on entre à l'hôpi-

tal pour s'occuper de quelque malade, j'en ai le cœur si blessé qu'il me semble ne plus le sentir : tant celui qui agit bien me tourmente. Va donc, tu seras sénéchal. Fais le mal et laisse le bien. De ta vie ne juge avec loyauté, car tu ferais une grande folie et agirais contre moi.

THÉOPHILE.

Je ferai ce que je dois faire. Il est bien juste que je fasse à votre gré, puisque vous me ferez ravoir mon office.

Ici L'ÉVÊQUE envoie chercher Théophile.

Allons, vite! Lève-toi, Pinceguerre, et va me chercher Théophile; je veux lui rendre sa charge, j'ai fait très grande folie quand je la lui ai enlevée ; car il est le meilleur que je connaisse.

Alors parle PINCEGUERRE à Théophile :

Qui est ici?

Et THÉOPHILE répond :

Et vous, qui êtes-vous ?

PINCEGUERRE.

Je suis un clerc.

THÉOPHILE.

Et moi un prêtre.

PINCEGUERRE.

Ah ! cher beau sire, à présent ne soyez pas envers moi si fier. Monseigneur vous demande ; vous allez ravoir votre prébende et toutes vos charges. Soyez content, faites bon visage, ce sera agir en homme sage et de bon sens.

THÉOPHILE.

De par tous les diables ! Quand pouvant avoir l'évêché, je le lui ai donné, ce fut grande sottise. Quand il fut évêque, il me fit guerre et voulut m'envoyer mendier mon pain. Tripot lirot pour la haine qu'il me porte et les querelles qu'il me cherche sans cesse.

Mais j'irai le trouver et verrai bien ce qu'il dira.

PINCEGUERRE.

Quand il vous verra, il rira, et dira qu'il a fait cela pour vous éprouver. Maintenant il vous rend tout, et vous serez ami comme autrefois.

THÉOPHILE.

Assez souvent les chanoines daubaient sur moi. Je les donne à tous les diables !

Ici L'ÉVÊQUE se lève et parle à Théophile :

Sire, soyez le bienvenu !

THÉOPHILE.

Je le suis. Je sais me tenir ; je ne suis pas tombé en chemin.

L'ÉVÊQUE.

Beau sire, je répare le mal que je vous ai fait, et avec plaisir je vous rends votre charge ; reprenez-la, car vous êtes prud'homme et homme de sens ; et tout ce que j'ai sera à vous.

THÉOPHILE.

Voici de bonnes pâtenôtres, meilleures que toutes celles que j'ai pu dire. A présent les vilains viendront par douzaines pour m'encenser, mais je les ferai pâtir. Celui qu'on ne craint pas ne vaut rien. Pense-t-on que je n'y vois goutte ? Avec eux je serai dur et fier.

L'ÉVÊQUE.

Théophile, à quoi pensez-vous? Bel ami, songez à bien agir. Voyez, c'est ici que vous habiterez; voici votre maison et la mienne. Nos richesses et tout notre bien seront en commun; j'espère que nous serons bons amis. Tout sera à vous, tout sera à moi.

THÉOPHILE.

Par ma foi, sire, j'y consens.

Ici THÉOPHILE va quereller ses compagnons, et d'abord celui qui avait nom Pierre.

Pierre, sais-tu la nouvelle? A présent ta

roue a tourné, tu as jeté ambesas [1]; contente-toi de ce que tu as, car ma charge n'est pas pour toi. L'évêque m'en a fait maître; je n'ai pas, je pense, à t'en savoir gré.

PIERRE.

Théophile, sont-ce des menaces ? Moi-même j'ai prié notre sire qu'il vous rendît vos honneurs, car c'est droit et raison.

THÉOPHILE.

Pour me faire ainsi condamner, il aurait fallu de dures machinations : c'est malgré vous que je rentre dans ma charge. Vous avez oublié le mal qu'on m'avait fait.

PIERRE.

Certes, cher sire, s'il eût dépendu de moi, vous eussiez été évêque quand le nôtre est mort; mais vous n'avez pas voulu l'être, tant vous craigniez le Roi du ciel !

1. Le coup qui consistait à amener deux as au jeu de dés était un des plus défavorables ; cette locution signifie donc « jouer de malheur ».

Ici THÉOPHILE va chercher querelle à un autre.

Thomas, Thomas, c'est tant pis pour toi si on m'a refait sénéchal. A présent il ne s'agira plus de regimber, de chicaner et de combattre. Tu n'auras pas plus mauvais voisin que moi.

THOMAS.

Théophile, par la foi que je vous dois, je crois que vous êtes ivre.

THÉOPHILE.

Demain, tout marchera droit, en dépit de vous.

THOMAS.

Par Dieu, vous n'êtes pas bien sage : moi qui vous aime et vous estime tant !

THÉOPHILE.

Thomas, Thomas, je ne suis pas en prison ; je puis encore aider et nuire.

THOMAS.

Il semble que vous voulez me chercher noise ; laissez-moi en paix, Théophile.

THÉOPHILE.

Thomas, Thomas, qu'est-ce que je vous fais ? Mais vous pourrez bien vous plaindre, si les choses vont comme je le crois et le veux.

Ici THÉOPHILE se repent et va dans une chapelle de Notre-Dame.

Hélas ! chétif, malheureux, que deviendrai-je ? Terre, comment peux-tu me porter et me soutenir, quand j'ai renié Dieu, et voulu tenir pour seigneur et maître l'auteur de tous les maux?

J'ai renié Dieu, je ne puis le nier; j'ai laissé le baume, et me suis pris au suif. Le malin a pris ma charte et reçu mon bref, et c'est mon âme qui paiera le tribut...

Satan, pendant plus de sept ans j'ai marché dans ton chemin ; les vins de mon chantier m'ont fait chanter de mauvais chants ; mes débiteurs me paieront cruellement ma rente ; de félons charpentiers charpenteront ma chair...

Je n'ose me réclamer de Dieu, ni de ses saints et saintes; hélas! à mains jointes j'ai fait hommage au diable. Le mauvais en a les lettres marquées de mon sceau. Richesse, pour mon malheur je t'ai vue de près, et maintenant j'en ai douleur.

Je n'ose me réclamer de Dieu, ni de ses saints et saintes, ni de la très douce Dame que chacun doit aimer; cependant comme il n'y a en elle rien de félon ni d'amer, personne ne doit me blâmer si je lui crie merci.

Ici Théophile prie Notre-Dame.

NOTRE-DAME.

Qui es-tu? Qui est là?

THÉOPHILE.

Ah! Dame, ayez pitié de moi! Je suis Théophile le chétif, Théophile le perdu, que les diables ont pris et lié. Je viens vous prier, Dame, et vous crier merci, car je crains que celui qui m'a mis en une telle

détresse ne vienne s'emparer de moi. Autrefois tu me tins pour ton fils, belle reine !

NOTRE-DAME.

Je ne me soucie pas de ton bavardage. Va-t'en, sors de ma chapelle.

THÉOPHILE.

Dame, je n'ose. Fleur d'églantier, lis et rose en qui se repose le fils de Dieu, que ferai-je ? Je me sens durement engagé envers le malin plein de rage. Je ne sais que faire : jamais je ne cesserai de bramer ! Vierge débonnaire, honorée Dame, mon âme sera dévorée, quand elle aura sa demeure en enfer avec Cahu.

NOTRE-DAME.

Théophile, autrefois tu as été à moi. Sache donc en vérité que je te ferai ravoir la charte que tu as donnée follement. Je vais la chercher.

Ici va NOTRE-DAME chercher la charte de Théophile.

Satan, Satan, es-tu enfermé? Si tu es venu en ce pays pour guerroyer mon clerc, tu as mal pensé. Rends la charte que tu as eue de lui, car tu as trop mal agi.

SATAN.

Que je vous la rende! J'aimerais mieux être pendu ! Je lui ai rendu sa prébende, et pour cela il m'a aussitôt donné son corps, son âme et son bien.

NOTRE-DAME.

Et moi je te foulerai la panse.

Ici NOTRE-DAME apporte la charte à Théophile.

Ami, je te rapporte ta charte. Tu serais arrivé à mauvais port, où il n'y a ni joie ni plaisir ; écoute-moi : sans tarder va trouver l'évêque ; donne-lui la charte, et qu'il la lise devant le peuple, dans l'église, afin que les bonnes gens ne tombent pas dans un pareil piège. Il aime trop la richesse, celui qui l'achète à un tel prix ; l'âme en est perdue et couverte de honte.

THÉOPHILE.

Volontiers, Dame ! D'âme et de corps je serais perdu ; celui qui sème ainsi perd sa peine, je le vois bien.

Ici THÉOPHILE vient à l'évêque, et, lui remettant la charte, lui dit :

Sire, pour Dieu, écoutez-moi. Malgré ce que j'ai fait, me voici. Vous allez savoir pourquoi j'ai été en grande détresse ; j'ai été pauvre et nu, j'ai eu froid, j'ai manqué de tout. L'ennemi, qui assaille les bons, a fait commettre à mon âme une faute qui était ma mort. La Dame qui guide les siens m'a retiré du mauvais chemin où je m'étais engagé et fourvoyé de telle sorte que par là le diable m'aurait mené en enfer ; car il m'avait fait renier Dieu, le père spirituel, et laisser toute bonne œuvre. Ma charte lui promettait tout ce qu'il avait voulu ; tout ce qu'il me demanda fut scellé ; et j'en eus tant de regret que peu s'en fallut que le cœur

ne m'en crevât. La Vierge, Mère de Dieu me la rendit, elle dont la bonté est claire et pure ; donc je viens vous prier, comme mon père, qu'elle soit lue, afin que ceux qui n'ont pas idée d'une tromperie pareille ne s'y laissent pas prendre.

Ici L'ÉVÊQUE lit la chartre :

Ecoutez, bonnes gens, pour Dieu fils de Marie ! Vous entendrez la vie de Théophile que le diable trompa. Cette chose est vraie comme l'Evangile : il est bon qu'elle vous soit découverte. Ecoutez donc ce que je vais vous dire.

« A tous ceux qui verront cette lettre rédigée selon la coutume, Satan fait savoir que la fortune ayant tourné contre Théophile, il eut de la rancune contre l'évêque qui ne lui avait laissé aucune seigneurie.

Quand on lui fit cet outrage, il fut désespéré : la rage au cœur, il vint à Salatin, et lui dit qu'il me ferait hommage volontiers,

si je pouvais lui rendre son honneur et ce dont on lui avait fait tort.

Tant qu'il mena sainte vie, je lui fis la guerre, mais jamais je ne pus le dominer. Quand il eut recours à moi, j'avais grande envie de lui ; alors il me fit hommage, et je lui fis rendre sa charge.

De son anneau il scella cette lettre ; sans y mettre une autre encre, il l'écrivit avec son sang, avant que j'eusse voulu m'employer pour lui faire ravoir sa dignité. »

Ainsi fit ce prud'homme. La servante de Dieu l'a délivré ; la Vierge Marie l'a tiré de ce mauvais pas. Pour cette nouvelle, chantons tous ; levez-vous et disons : *Te Deum laudamus*.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DRAMES LITURGIQUES EN LATIN

DRAME LITURGIGUE BILINGUE

DRAMES LITURGIQUES EN FRANÇAIS

MIRACLES

Imprimerie Générale de Châtillon-s-Seine. — Euvrard-Pichat.

